RAPPORTS ET MÉMOIRES

I

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE AU Ier SIÈCLE DE L'EMPIRE

PAR Mlle A. GUILLEMIN
Docteur ès lettres

Ayant essayé dans un précédent article[1] de replacer Pline dans le milieu mondain qui a si grandement influé sur la forme de ses lettres, je voudrais déterminer maintenant les actions proprement littéraires qu'il a subies. Il convient, pour éclaircir cette question de considérer d'abord les théories littéraires indépendamment des influences littéraires. Les théories ont été dans l'antiquité et spécialement chez les contemporains de Pline sans grande influence sur les réalités. La doctrine et la pratique, les querelles d'école et l'évolution artistique poursuivaient leur chemin parallèlement, sans se rencontrer, sinon peut-être dans des œuvres oratoires disparues pour nous. Toute une jeune littérature montait à la vie sans qu'aucun théoricien s'inquiétât des circonstances de sa naissance et des conditions de son existence. Cette rupture est très visible dans la correspondance de Pline, si préoccupé de discuter et de défendre les doctrines cicéroniennes et si désintéressé des applications immédiates de ses principes.

I. — LE CLASSICISME

Un des signes les plus évidents que nous ayons du génie de Cicéron est la persistance du système littéraire qu'il avait introduit à Rome. Plus de cent ans après sa mort, on vit encore ou l'on croit vivre de ses doctrines et de ses méthodes. Elles constituent une orthodoxie; s'il a surgi des hérésies — et il en a surgi de son

1. Cf. cette *Revue*, t. V, 1927, p. 261 et suiv.

vivant même — l'étalon servant à les juger est celui des maximes et des opinions cicéroniennes. Elles fondent le classicisme, hors duquel les critiques postérieurs de l'école modérée ne connaissent pas de salut. Cependant bien du nouveau était survenu depuis l'établissement de l'empire, même dans le monde de la pensée. L'histoire, qu'en dépit de ses désirs Cicéron n'avait pas eu le temps de donner aux Romains, existait maintenant. La poésie avait enfanté des œuvres splendides. Dans tous les domaines, la production avait été abondante et magnifique. La technique s'était perfectionnée au point de devenir un métier dont chaque amateur possédait tous les secrets. Les poètes latins avaient rejoint les poètes grecs dans le « canon » des classiques mis entre les mains des élèves à l'école du grammairien. Tout cela n'avait pu manquer de retentir sur la production littéraire postérieure.

Cependant — faiblesse du génie pour certains, force de la tradition pour d'autres — on revenait sans cesse aux mêmes cadres et aux mêmes préceptes. Horace avait codifié l'art poétique comme Cicéron l'art oratoire; mais bien qu'il ait, avec la sûreté de goût et d'intelligence qui a été l'un de ses dons les plus remarquables, adapté ses conseils au terrain sur lequel il les a transportés, il enseigne une doctrine identique à celle de Cicéron, et tellement identique qu'elle est puisée à la même source, comme l'ont montré les auteurs du *Cicero's Orator and Horace's Ars Poetica*[1]. Cet accord de deux grands esprits va mettre pour bien des années la poétique et la rhétorique au même pas et les conduire par les mêmes sentiers. Denys d'Halicarnasse, si latin par ses habitudes de pensée et par ses sympathies, n'apporte pas de grandes nouveautés dans l'art de la rhétorique. Quelques années après lui, Sénèque adopte une pratique tellement révolutionnaire que l'orthodoxie de Quintilien interdit sa lecture à la jeunesse. Par ses théories cependant Sénèque reste un dévot de Cicéron. Il voit en lui, non seulement le prince de l'éloquence latine, *a quo Romana eloquentia exsiluit*[2], mais encore le modèle éternellement jeune et éternellement beau de l'art oratoire, la forme en soi de l'éloquence : « Lisez Cicéron : sa période est achevée; à la manière d'un coursier de race, elle a le pas souple et élastique, sans laisser-

1. M. A. Grant and G. C. Fiske, *Cicero's Orator and Horace's Ars Poetica*, Harv. St. i. cl. phil. t. XXXV, 1924, p. 1 sq.
2. *Ep.* 40, 11.

aller[1]. » Il met Lucilius en garde contre tout ce qui s'écarte de cette norme absolue, aussi bien la timidité des atticistes[2] que le dévergondage de l'asianisme[3]. Ces conseils d'un classicisme austère paraissent tout à fait piquants, en regard de la manière de l'écrivain et du blâme que lui inflige Quintilien au nom de la tendance prônée par Sénèque lui-même. Les louanges données par Pétrone à Cicéron :

grandiaque indomiti Ciceronis uerba minentur[4],

sont moins surprenantes, parce qu'elles ne contredisent pas sa pratique. Quant à Quintilien, il serait tout à fait superflu de rappeler que Cicéron est pour lui le modèle par excellence, qu'il n'a écrit son livre que pour faire revivre l'esprit et la doctrine du grand orateur, que ses sources et ses guides d'un bout à l'autre de l'Institution oratoire ont été les traités de rhétorique, dont il cite les préceptes, et les discours, auxquels il emprunte des exemples. Cet effort est principalement dirigé contre l'influence pernicieuse de Sénèque ; il entend la combattre à outrance et ramener la littérature au classicisme. Cependant, lui-même est infecté par le virus du style moderne et à son insu reproduit des défauts et des qualités de celui qu'il critique. De tous ses élèves c'est peut-être Pline qui a le mieux recueilli son esprit. Il ne parle de Cicéron qu'avec une tendresse pieuse[5]. Il le prend pour modèle et se fait de ce choix un titre de gloire : « Je m'efforce, dit-il, de rivaliser avec Cicéron et je ne me contente pas de l'éloquence de notre époque, car c'est une sottise, à mon sens, de ne pas se proposer les meilleurs modèles[6]. » Ce n'est pas à lui qu'il a tenu d'être un parfait cicéronien. Comment donc a-t-il été amené à s'écarter sur les points essentiels, nous le verrons plus loin, du guide dont il prétendait suivre tous les pas? C'est que l'atmosphère intellectuelle d'alors n'était plus favorable aux mêmes éclosions. Elle avait été entièrement transformée par les cent ans de production intense qui séparent la mort de Cicéron de l'avènement de Trajan.

1. *Id.* 100, 6.
2. *Id.* 59, 5.
3. *Id.* 100, 5-6.
4. *Sat.* 5, 20.
5. 1, 2, 4.
6. 1, 5, 12-13.

Cependant, au sein même de cette orthodoxie, un œil attentif surprendrait déjà les signes des temps nouveaux. Dans le domaine des choses de la pensée, il est survenu des phénomènes analogues à ceux qui ont si profondément bouleversé vers la même époque la vie politique et sociale des Romains. Extérieurement, ici et là, rien n'est changé. On nommait chaque année les consuls éponymes, de même on ne cessait d'invoquer l'autorité de la rhétorique. Quand les descendants de Romulus font une révolution, leur plus grand effort va à se la dissimuler à eux-mêmes. Mais la façade restant la même, les centres d'équilibre s'étaient déplacés. Il fallait, pour qu'elles eussent leur raison d'être, que ces *Institutiones oratoriae* qui se succédaient à brefs intervalles continssent du nouveau. Dès l'instant qu'on s'obstinait à ne rien changer, le nouveau ne pouvait être qu'un épanouissement, un développement de l'ancien. En effet, on développait résolument, avec l'application sereine de la stérilité. Transportant ses soins de l'ensemble au détail, on approfondissait les minuties. Cicéron avait demandé bien souvent que l'éloquence recherchât les *sonantia uerba*; Denys d'Halicarnasse étudiait la musique de chaque voyelle et de chaque consonne[1]. Quintilien invente ou emprunte aux raffinés de son temps des recherches ignorées de l'âge précédent. Il interdit d'accoler deux épithètes au même substantif[2]; Virgile avait le premier évité cette surabondance, encore courante chez Lucrèce. Il ne trouve pas oiseux d'énumérer les degrés et les aspects de la propriété des termes[3]. Ses contemporains proscrivent la répétition du même mot à courte distance et nous savons, par la pratique de Pline, très scrupuleux sur ce point, qu'il ne s'agit pas d'une théorie sans effet; il approuve cette recherche tout en sachant que Cicéron l'avait dédaignée[4]; mais il blâme ceux qui, pour éviter la répétition s'imposaient le labeur puéril d'apprendre par cœur des listes de synonymes[5]. Bref, cette préoccupation du détail, cette poursuite de l'achèvement des parties plutôt que de l'harmonie de l'ensemble est une caractéristique des traités de rhétorique postérieurs à Cicéron. Nous ne saurions en être surpris, après avoir vu

1. Dion. *Comp. Verb.* 14-16.
2. 8, 6, 43.
3. 8, 2, 1.
4. 8, 3, 51.
5. 10, 1, 7.

ce que les minuties de la correction coûtaient de labeur à Pline et à ses amis.

On ne peut méconnaître dans cette tendance l'effet de l'influence exercée par l'atticisme sur la prose et par l'alexandrinisme sur la poésie. Il semble que les théoriciens eussent dû percevoir cette transformation, se rendre compte que les doctrines d'antan étaient périmées, que des temps nouveaux appelaient une critique littéraire nouvelle et que la rhétorique devait changer ses sentiers. Mais c'était trop demander à Denys d'Halicarnasse, à Pline l'Ancien, à Quintilien, car c'était leur demander plus que n'avait donné Cicéron lui-même qui, tout en innovant sur quelques points, n'avait cependant fait que continuer la tradition grecque. Nul ne concevait qu'il fût possible de s'en écarter. D'ailleurs, il semble que Cicéron et Horace avaient pris soin eux-mêmes de barrer la route à l'avènement d'un nouvel idéal. Ils avaient conçu à la manière platonicienne — les auteurs du *Cicero's Orator and Horace's Ars Poetica* l'ont montré — les types du poète et de l'orateur : la perfection de l'un et de l'autre leur était apparue comme un absolu, une idée éternelle de la beauté, comme indépendante en conséquence des réalisations accidentelles d'un âge littéraire.

*
* *

Ainsi s'explique une certaine gêne provenant du défaut d'adaptation des principes aux faits. Nous allons parcourir rapidement les traits caractéristiques de l'art classique, codifié par Cicéron, et voir dans quelle mesure ils survivaient dans les conceptions et les idées des contemporains de Pline le Jeune.

Au seuil même de notre recherche, cette gêne est perceptible. Nous sommes en quête de doctrines littéraires et ce sont des traités de rhétorique que nous devons interroger. C'était là, en effet, et non ailleurs qu'on les rencontrait. La vie intellectuelle de l'époque républicaine, tout entière concentrée sur les Rostres, au Champ-de-Mars et dans les tribunaux, l'avait ainsi voulu. Cicéron prévoyait, il est vrai, qu'un jour cette enceinte trop étroite serait débordée. Il a dit plusieurs fois que si ses conseils s'adressaient directement à l'orateur, l'écrivain devait cependant en faire son profit. Qui peut le plus peut le moins; quand on se trouvait assez habile pour manier le grand style et orchestrer cette symphonie qu'était

un discours politique ou judiciaire, on ne pouvait manquer d'être à la hauteur de moindres besognes, objurgation, exhortation, consolation[1], sans oublier l'histoire. De plus, ce grand style embrassait tous les tons, sublime, simple, plaisant; tous les genres, dissertation, narration, discussion, éloge; tous les sentiments. Cicéron veut, en effet, qu'à la différence du poète, qui doit éviter le contraste et rechercher l'unité, l'orateur ne cesse de varier sa forme et parcoure toute la gamme de la prose d'art.

C'est la raison pour laquelle Cicéron parle toujours de productions littéraires en langage oratoire. Tous ses successeurs font de même : les Latins n'ont aucun mot pour désigner ce que nous appelons le style; *stilus*, c'est le travail écrit, sans plus. Le style s'appelle chez eux *eloquentia* ou *oratio*. Cicéron parle de l'*eloquentia* du philosophe, du sophiste, de l'historien, du poète : l'éloquence de l'orateur, dit-il, doit être bien distinguée de l'éloquence du philosophe, du sophiste, de l'historien, du poète[2]. Pour faire entendre que le poète tragique Afranius écrit avec facilité, il le qualifie d'une épithète d'ordinaire réservée à l'orateur : *in fabulis quidem etiam disertus*[3].

La grande production du siècle d'Auguste avait eu beau montrer que les genres littéraires pouvaient être tout à fait dépourvus d'allure oratoire, personne n'avait songé à créer le terme qui manquait et la terminologie cicéronienne s'était maintenue, de plus en plus inexacte à mesure que les genres se diversifiaient. Quintilien écrit, par exemple : *nec comoedia cothurnis assurgit nec contra tragoedia socculo ingreditur; habet tamen omnis eloquentia aliquid commune*[4]. Dans le *Dialogue des Orateurs*, Tacite appelle la poésie *sancta et augustior eloquentia*[5]. « Pour moi, dit-il encore, je regarde comme sacrées et dignes de vénération toute l'éloquence (*eloquentia*) et chacune de ses parties : non seulement votre cothurne tragique et la sonorité du poème héroïque, mais encore le charme des poèmes lyriques, la grâce des vers élégiaques, l'amertume des ïambes et la malice des épigrammes; quelque forme que revête l'éloquence (*eloquentia*), elle doit être préférée à mon sens à

1. *De or.* 2, 12, 50.
2. *Or.* 20, 68.
3. *Brut.* 45, 167.
4. 10, 2, 22.
5. 4.

tout autre exercice de l'intelligence[1]. » Pline parle donc la langue de son époque en affirmant que l'éloquence est aussi nécessaire au poème qu'au discours : *orationi et carmini parua gratia nisi eloquentia est summa; historia quoquo modo scripta delectat*[2]. Il ne faut pas croire qu'il réclame pour le poème des allures oratoires; il veut dire seulement que la forme doit y être belle, tandis que l'histoire, riche d'une matière piquant la curiosité, peut se passer de cette parure. Le poète Vergilius Romanus est éloquent à ses yeux : « Il a écrit aussi des mimiambes d'un style uni, spirituel, élégant et, pour le genre, très éloquent (car tout genre, quel qu'il soit, amené à la perfection, peut être appelé très éloquent[3]). » Cette parenthèse semble indiquer que Pline sent l'impropriété du terme qu'il emploie et l'explique en le traduisant : *eloquentissimus* veut donc dire : *absolutus*. Ce scrupule est nouveau et marque que la correspondance des deux adjectifs n'était plus complète, que le sens d'une nuance venait de s'éveiller. Des critiques littéraires — et la critique littéraire régnait partout à cette époque, dans l'Institution oratoire de Quintilien, dans les Lettres de Pline, dans les Épigrammes de Martial, dans les Satires de Juvénal — des critiques littéraires moins respectueux de la tradition auraient créé sans hésiter le terme qui leur manquait. Les Latins ne l'ont pas fait. Dans les pages qui vont suivre, nous verrons sans cesse apparaître des termes empruntés à la langue de la rhétorique au lieu de ceux que nous serions en droit d'attendre. J'en préviens le lecteur une fois pour toutes.

*
* *

Le grand orateur, pour Cicéron, est celui qui sait élargir le sujet qu'il traite, dépasser les limites de l'ὑπόθεσις, disaient les Grecs, pour s'élever à la conception de la θέσις, c'est-à-dire de l'idée générale dans laquelle est inclus le cas particulier. Si l'éloquence reste, malgré cette intention, juridique et chicaneuse, si les procédés un peu gros du barreau y demeurent voyants, il faut s'en prendre au caractère processif et essentiellement pratique du Romain. De tous ses efforts, de tout son élan, Cicéron s'est appliqué à entraîner

1. 10.
2. 5, 8, 4.
3. 6, 21, 4.

l'orateur dans la région des idées universelles. Il a prêché cette manière d'envisager les questions aux jeunes gens que groupait autour de lui son école domestique[1]. Il les a fait catéchiser par Antoine dans le *De oratore* : « Les discours sont ornés surtout quand ils se donnent carrière et remontent de la discussion d'un point spécial et particulier à une idée générale... C'est à cette méthode d'exercices, jeunes gens, que vous a exhortés Antoine[2]. » Une telle largeur de vues est le propre d'un esprit très cultivé, apte à dominer à la fois tous les aspects d'une question. Elle exige des connaissances générales, et l'éducation d'un orateur n'est pas complète s'il ne se trouve en possession que des roueries et des tours de main propres à faire triompher des causes obscures et mesquines. Cicéron en a toujours voulu aux rhéteurs qui s'en tenaient à ce médiocre enseignement. Il applaudit à l'édit d'Ahenobarbus et de Crassus qui les expulsa de Rome en 662. Il parle d'eux avec amertume dans le *De oratore*[3], en se plaignant que par leur négligence ils aient laissé prescrire leurs droits à l'étude des idées générales dont la philosophie s'est immédiatement emparée : « C'est à nous qu'appartient tout cet héritage de sagesse et de science sur lequel certains se sont jetés, alors que nous étions en proie à d'autres travaux, comme s'il se fût agi d'un bien tombé en déshérence et sans possesseur; et même ils se moquent de l'orateur et le tournent en ridicule, comme Socrate dans le *Gorgias*, ou s'avisent de lui enseigner son art dans quelques misérables traités qu'ils intitulent *Rhétoriques*, comme si en vérité la justice, les devoirs, la constitution et le gouvernement des États, la règle de la vie et le système du monde n'étaient pas des sujets qui lui appartinssent en propre[4]. » Il croit que, tronquée de cette culture générale, la formation oratoire n'est qu'un vernis et que sa seule vertu consiste à engendrer le défaut dont l'antiquité a eu le plus d'horreur dans un homme public, l'effronterie[5] : « Je me rendais compte que ces nouveaux maîtres ne pouvaient enseigner qu'un

1. *Fam.* 9, 16, 7.
2. *De or.* 3, 30, 120-121.
3. 3, 31, 122.
4. Cic. *De or.*, 3, 31, 122; cf. *id.* 3, 20, 76.
5. Les orateurs et les moralistes romains rappellent sans cesse que la hardiesse est odieuse et que la timidité rend sympathique celui qui en est affecté. Cf. A. Oltramare, *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, etc., 1926, p. 87.; Inu. 10, 301; Pl. *Ep.* 5, 17, 3, etc.

point : ne rien redouter[1]. » Avant de parler, l'orateur doit avoir quelque chose à dire[2]. Nous savons ce que Cicéron entendait par la formation encyclopédique[3]; elle renfermait la physique, le droit civil, l'histoire, le grec surtout, discipline utile entre toutes à l'orateur, la philosophie enfin, reine des sciences et source des hautes pensées : *rerum... copia uerborum copiam gignit*[4]. Cette culture, trop dédaignée par les asianistes et que les anciens, les primitifs, ne possédaient pas[5], s'était beaucoup répandue à Rome depuis qu'elle y avait été importée, principalement par Cicéron. Elle avait même débordé dans les provinces : « Les Romains, dit Cicéron, sont moins avides d'instruction que les Latins[6]. » Elle fut assurément l'un des éléments les plus féconds de l'éloquence de la grande époque.

En apparence, rien n'est changé au temps de Pline, ou pour mieux dire le progrès poursuit sa marche dans le monde romain. Les municipes sont pleins de gens cultivés qui s'intéressent aux études[7]; on rencontre des lettrés en pleine campagne[8]; les grandes villes ont leurs chaires d'enseignement[9]; des écrivains latins surgissent dans les provinces, en Gaule, en Espagne, en Afrique; toutes les disciplines et toutes les formes littéraires sont répandues dans le monde occidental.

C'est à ce moment que Quintilien publie l'*Institution oratoire*, œuvre solide, mesurée, pleine de qualités, précieuse par la lumière qu'elle jette sur certaines parties des traités de Cicéron. Cependant, quiconque comparera le point de départ et le point d'arrivée ne pourra se tenir d'être surpris de leur voisinage. L'effort de Quintilien n'allait qu'à ramener les méthodes littéraires au niveau où les avait établies Cicéron. Pourquoi, sur les théories, la pratique de cent ans avait-elle été à ce point inopérante? Quintilien impose au jeune orateur les mêmes disciplines que Cicéron. Il devra épuiser par ses lectures toutes les formes de la poésie, la

1. Cic. *De or.* 3, 24, 94.
2. Cic. *Or.* 34, 119.
3. Id. 32, 115-34, 120.
4. Cic. *De or.* 3, 31, 125.
5. Cic. *Brut.* 43, 161 et *passim*.
6. Cic. *De or.* 3, 11, 43.
7. Pl. *Ep.* 9, 23, 4.
8. *Id.* 7, 25.
9. *Id.* 4, 13.

philosophie, la comédie, l'histoire, l'éloquence; il y ajoutera la géométrie, la musique, etc... C'est dans l'énumération des bienfaits procurés par ce labeur que Quintilien s'écarte le plus de son illustre modèle. Cicéron voulait que l'abondance des connaissances nourrît et ornât l'esprit et, par contre-coup, les œuvres qu'il enfantait. La doctrine de Quintilien apparaît au contraire imprécise et tatillonne. Il faut savoir la musique... pour suivre l'exemple d'Orphée, de Lycurgue et de Socrate; parce qu'elle est propre à régler les mouvements du *remigium*... Cet encomion de l'harmonie nous écarte singulièrement du sujet; heureusement, Quintilien se souvient tout à coup de ses élèves : la musique rendra expressif le ton et le geste du futur orateur[1]. Il aborde ensuite la géométrie. Sur ce bienfait, combien considérable cependant! éveiller la perspicacité de l'esprit[2], il passe rapidement. Il ne peut oublier que la géométrie apprend l'ordre, le syllogisme et l'enthymème, encore un service qui n'est pas négligeable. Mais il lui sait gré surtout des joies qu'elle procure à notre curiosité par ses propositions imprévues, en particulier par les relations surprenantes qu'elle découvre entre périmètres et surfaces[3]. A une époque où l'on n'hésitait pas à courir le monde pour en contempler les « merveilles », ces « merveilles » du calcul étaient faites pour charmer les esprits. Le dernier effort de l'arithmétique était d'habituer l'orateur à effectuer les calculs, dans les procès civils, à la romaine, en remuant les doigts sans gaucherie ni embarras, avec tous les égards dus au πρέπον[4]. A tout prendre, la culture générale envisagée par Quintilien semble moins un élargissement de l'esprit qu'un système de recettes et de procédés.

Pline le Jeune admire la formation encyclopédique; il la loue chez ses amis, chez Titius Aristo, par exemple, dont il vante les connaissances en droit privé et en droit public, en histoire moderne et ancienne[5]. Cependant il n'est question dans cet éloge ni du grec ni de la philosophie. Arrius Antoninus, au contraire, parlait le grec comme sa langue maternelle[6], mais on ne voit pas qu'il ait excellé ailleurs que dans la poésie. A considérer l'un après l'autre

1. 1, 10, 9-33.
2. 1, 10, 34.
3. 1, 10, 39 sq.
4. 1, 10, 35.
5. 1, 22, 2.
6. 4, 3, 5.

tous les esprits dont Pline fait l'éloge, on a l'impression qu'aucun d'eux n'avait une culture absolument complète. La philosophie surtout était une science d'arrière-plan. On l'enseignait cependant et le cycle des études s'achevait au pied de la chaire du philosophe. Nous connaissons le maître de philosophie de Sénèque, Sotion[1], et celui de Perse[2], Cornutus. Mais les adeptes de toutes les sectes se donnaient alors pour tâche moins la formation des esprits que celle des consciences. Pline, l'élève par excellence de Quintilien, semble lui aussi n'avoir eu qu'une teinture superficielle de la plupart des enseignements. Ses connaissances en histoire paraissent banales ; les sciences physiques lui inspirent une curiosité sympathique, mais il s'intéresse moins au système de la nature qu'à ses tours de force[3] ; il donne en plusieurs endroits la preuve qu'il connaissait mal le droit civil et le droit public[4]. Quant à la philosophie, il parle aussi peu de ce qu'il en sait que de ce qu'en savent ses amis. Nulle part, ni dans la Correspondance ni dans le Panégyrique, on ne rencontre un de ces éloges auxquels Cicéron se laisse entraîner chaque fois que la philosophie se rencontre sur son chemin. Aucun souvenir non plus des théories d'une école déterminée, sinon peut-être une allusion à la doctrine stoïcienne de l'égalité des fautes[5]; mais c'est là sans doute un écho émané du milieu des Helvidius, si cher à Pline. Pour sa pratique personnelle il ne relève d'aucune secte; son idéal est celui du Romain honnête, patriote, traditionaliste, fidèle à ses devoirs privés et publics. Il fait preuve, on doit le reconnaître, d'une mentalité singulièrement moderne. Sur les éternels problèmes qu'on n'a guère cessé d'agiter depuis le début de l'ère chrétienne : égalité des humains, socialisme, militarisme, nationalisme, féminisme, etc..., ses idées sont tout l'opposé de celles des *barbati*, les Romains des vieux âges. Elles reflètent fidèlement les convictions de son milieu, c'est-à-dire de l'élite d'une société que deux grandes philosophies humanitaires, le stoïcisme et le cynisme, travaillaient depuis plusieurs siècles. Savait-il le grec? assurément; le lisait-il facilement et directement? il est permis de le

1. Sen. *Ep.* 49, 2; 108, 17.
2. Pers. 5, 37 sq.
3. Pl. *Ep.* 4, 30; 8, 8; 8, 20, etc.
4. Cf. en particulier, *Ep.* 8, 14.
5. 8, 2, 2.

supposer, mais nous n'en avons pas la preuve. M. E. Norden croit que les longues citations grecques de la lettre 9, 26 proviennent de quelque ancêtre du Περὶ ὕψους du pseudo-Longin[1]. L'origine de celles qui émaillent les Lettres ne se laisse pas toujours déterminer; cependant on peut les repérer assez souvent pour supposer avec une demi-certitude qu'elles n'ont pas été empruntées directement aux textes. Beaucoup se rencontrent dans les lettres de Cicéron : ἀρχέτυπον (Pl. 1, 20, 9; Cic. *Att.* 12, 5, 4; 16, 3, 1; κέκρικα (Pl. 1, 12, 10; Cic. *Att.* 13, 31, 3); εἷς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης (Pl. 1, 18, 4; Cic. *Att.* 2, 3, 3); ἀκοινώνητον (Pl. 3, 9, 8; Cic. *Att.* 6, 1, 7; 6, 3, 7), etc... Si Pline ne les y a pas puisées, il est possible que ces expressions étrangères aient appartenu au langage courant de la société, comme il arrive chez nous pour certains mots anglais et italiens. On peut affirmer que κέκρικα, ἀρχέτυπον, etc., sont dans ce cas. Quelques signes nous inclineraient à croire qu'il en est ainsi pour d'autres. Pline et Cicéron se servent du substantif ἄκουσμα (Pl. 7, 32, 2; Cic. *Att.* 12, 4, 2); mais le premier cite textuellement Xénophon, ἥδιστον ἄκουσμα ἔπαινος, tandis que le second accole au substantif grec un adjectif latin, *odiosum*. Vraisemblablement l'expression était proverbiale, comme le sont chez nous certaines phrases-maximes : that is the question, chi va piano va sano, etc. Une citation d'Homère, οὐχ ὁσίη φθιμένοισι, présente chez les deux écrivains le même arrangement; substitution de φθιμένοισι à κταμένοισι[2]; ou Pline l'a empruntée à Cicéron, ou elle était courante sous cet aspect.

En une matière cependant, Pline — et vraisemblablement ses amis — ont eu des connaissances étendues et dont la répercussion s'est fait sentir sur tous leurs écrits : c'est la poésie. Mais la preuve de cette particularité doit être établie assez longuement et ses conséquences bien mises en lumière : il convient de la réserver pour une étude ultérieure.

Il ne faudrait pas retirer des constatations précédentes l'impression que les lettrés de l'époque impériale fussent des ignorants. Ils n'avaient plus la culture solide et austère des professionnels de l'entourage de Cicéron. Mais ils savaient ce qu'on a su à toutes les époques dans un milieu d'hommes du monde intelligents et de

1. Cf. *Kunstprosa*, p. 282, n. 1.
2. Pl. *Ep.* 9, 1, 3; Cic. *Att.* 4, 7, 2.

goûts intellectuels. Pompéius Saturninus est le type de la formation encyclopédique de cette seconde époque, non pas un esprit de grande valeur, mais un touche-à-tout d'un certain talent, dans lequel Pline semble avoir admiré l'idéal du lettré de son temps[1] ; il plaide tantôt dans des causes préparées, tantôt sans préparation ; il rédige des traités d'histoire, il fait des vers, il écrit des lettres d'art ; il manie à la fois la pointe et la phrase rythmée, le discours réel et la harangue historique. Partout il réussit, et cependant, en l'absence de tout document, il est permis de se demander si l'ampleur de ce talent n'en prouverait pas la médiocrité. Martial qualifie plusieurs fois d'*ardalio* un personnage agité et trépidant, sans cesse en déplacement d'un point à un autre pour donner à soi-même et aux autres l'illusion d'une activité débordante. Le portrait de l'*ardalio* « intellectuel » fait penser à Pompéius Saturninus : « Vous faites, Atticus, de jolies déclamations, de jolies plaidoiries, vous écrivez de jolies histoires, de jolis poèmes, vous composez de jolis mimes, de jolies épigrammes, de jolis traités de grammaire, de jolis traités d'astrologie ; vous chantez joliment, Atticus, vous dansez joliment ; vous touchez joliment de la lyre, vous jouez joliment à la balle ; ne faisant rien de bien, vous faites cependant tout joliment. Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes ? Vous êtes un grand touche-à-tout (*ardalio*)[2]. » Faisons la part dans ce tableau des exagérations de la satire ; il nous donne cependant une vue assez juste sur ce que les contemporains de Pline entendaient alors par la culture générale.

*
* *

Les modernes, avec leur conception si simple de l'art d'écrire : une idée apportant avec elle sa forme indépendante de toute réglementation stylistique et modelée par le libre génie de chacun, ont peine à comprendre et à accepter les complications de la tradition antique, dans laquelle toutes les manifestations d'art étaient prévues, délimitées, cataloguées. Quand Cicéron parle de la prose littéraire, il use habituellement des expressions *oratio ornata*, *ornate dicere*, dont le sens exact est principalement établi par un

1. *Ep.* 1, 16.
2. Mart. 2, 7.

passage du *De oratore*[1]. Dans tout spécialiste, c'est-à-dire dans un savant comme Démocrite, dans un philosophe comme Platon, Carnéade ou Chrysippe, il y a ou il peut y avoir deux hommes. L'un, le savant ou le philosophe, est apte à parler avec compétence de la matière en laquelle il excelle; l'autre, l'orateur, peut seul en parler éloquemment; le premier s'explique clairement, mais sans art; le second ajoute l'art à l'explication technique. L'*oratio ornata* s'oppose donc à la langue technique et vraisemblablement aussi à la langue familière. Si cette conception très nette a pu échapper à certains regards, c'est en raison de l'imprécision bien connue de la critique littéraire antique et de son indigence en termes spéciaux. Cicéron, qui oppose ici la prose littéraire, quels qu'en soient le degré et la nature, à la langue technique, c'est-à-dire non littéraire, désigne ailleurs par *oratio ornata* les deux genres les plus parés de la prose littéraire, *genus mediocre* et *genus grande*. Mais, dans le passage cité plus haut et dans une foule d'autres, l'*oratio ornata* renferme en réalité les trois genres, le *genus tenue* n'en est pas exclu. Ce *genus tenue*, le style simple, possède en effet des raffinements que les langues technique et familière ne comportent pas d'ordinaire : la *latinitas* ou correction, la *perspicuitas* ou clarté et la *breuitas*. Les deux premières se recommandent d'elles-mêmes. Que la troisième soit aussi un « ornement », il faut, pour ne pas s'en étonner, se représenter ce qu'était le latin avant la salutaire discipline des préceptes cicéroniens. L'un des défauts les plus choquants de l'époque primitive était une verbosité visible encore dans les monuments qui nous en restent : la langue des comiques, à laquelle les besoins de la vraisemblance imposaient les allures de la conversation; celle de Lucrèce, qui a toujours préféré la solidité de la phrase à sa rapidité, et surtout les langues que le respect ou la nécessité vouaient à l'immobilité, celles du droit, de la politique, de l'administration. La surabondance et le bavardage de ces dernières n'a cessé d'être un objet de scandale pour les Romains de l'époque postérieure : *satis uerbose*, dit Cicéron, après avoir cité pour la tourner en ridicule le rituel des procès[2]; *uerbosas leges*, dit Ovide[3]; *uerbosa et grandis*, dit Juvénal de la lettre de Tibère ordonnant l'arres-

1. 1, 11, 49.
2. Cic. *Mur.* 12, 26.
3. Ou. *Am.* 1, 15, 5.

tation de Séjan[1]. Cette verbosité est aisée à vérifier dans le sénatus-consulte concernant les honneurs décernés à Pallas, que Pline cite tout au long en le qualifiant de *copiosum et effusum*[2]. L' « ornementation » du style simple par ces trois qualités, *latinitas*, *perspicuitas*, *breuitas*, réclamait déjà de l'écrivain un effort littéraire considérable. Cicéron dit que le lecteur tenté au premier abord de le croire aisé ne tarderait pas à reconnaître son erreur[3].

Ce premier stade de la beauté avait été réalisé à une époque ancienne, avant l'apparition de Cicéron, détail chronologique non sans importance et attesté dans le *De oratore* : « Tous ces anciens qui ne savaient pas encore ajouter les ornements au discours ont presque tous très bien parlé[4]. » Nous verrons que certains se refusèrent à dépasser ce stade.

Le canevas, déjà rare et précieux, du style simple, devait — telle était la conception de Cicéron — être enrichi d'ornements : 1° largeur de la pensée : « le premier ornement du discours en est d'abord le ton, ce que j'appellerai la couleur et le suc[5] » ; 2° αὔξησις ou δείνωσις, grands mouvements oratoires d'où résultait le pathétique ; 3° *illuminatio* et *distinctio*, apportées par les figures et les rythmes.

Il faut donc concevoir tout l'art du style ancien comme formé pour ainsi dire de trois couches successives. A la base, le style simple ; qu'on lui superpose les ornements, les figures, les rythmes, on obtient le style moyen, celui des éloges et de l'histoire ; si l'on fait enfin appel au pathétique, apparaît le style sublime.

Cette conception compliquée et méthodique du style d'art plaisait à l'esprit formaliste des anciens. Mais, comme on devait le voir plus tard, elle n'était pas sans danger. L'esprit réalisait facilement l'analyse de la synthèse dont il avait été témoin. La traduire ensuite dans les faits, c'est-à-dire séparer ce que le système oratoire avait uni, était une démarche fatale. Cicéron avait pressenti le danger ; il avait dit souvent que l'ornementation d'un discours devait provenir du cœur même du sujet, ne faire qu'un avec la matière, que l'esprit devait aller des choses aux mots et non des mots aux choses[6]. C'était sa pure doctrine qu'après Denys d'Halicar-

1. Iuu. 10, 71.
2. *Ep.* 8, 6, 2.
3. Cic. *Or.* 23, 76 ; Hor. *Ars P.* 240-242.
4. 3, 10, 39.
5. *De or.* 3, 25, 96 ; cf. 3, 30, 120.
6. Cic. *Or.* 36, 124 ; 44, 150 ; *De or.* 1, 5, 17.

nasse répétait Quintilien : « Je suis opposé aux orateurs qui, négligeant leur matière, s'usent en vaines minuties sur les mots et le font par recherche de l'ornement, qui est à mon sens une fort belle chose dans l'art oratoire, mais à la condition de venir tout seul et de n'être pas poursuivi[1]. » Cependant le grand orateur vit de son vivant même la conception antique de l'éloquence produire ses conséquences inévitables. Les hérésies qui s'élevèrent contre lui consistèrent précisément, comme il sera dit plus loin, en un choix et un refus d'accepter le bloc constitué par la rhétorique. Stoïciens, anciens, attiques, éliminèrent en tout ou en partie les ornements ; les asianistes, au contraire, leur donnèrent une place excessive et leur attachèrent un prix exagéré.

L'enseignement compléta cette dégradation du système cicéronien. L'école découpa en modèles d'exercices les organes dont l'ensemble devait former le discours ; elle exerça les élèves à perfectionner isolément narrations, descriptions, éloges, etc... Comme en même temps l'influence de l'alexandrinisme favorisait la tendance des « morceaux » à exister séparément et pour leur seule valeur d'art, ils acquirent leur définitive indépendance et l'on vit naître les genres et les thèmes qu'exploita, souvent avec un art délicat, la poésie de société et la prose qui lui est apparentée. Mais il serait prématuré d'aborder cette question. Si les talents n'eussent fait défaut, ce pouvait être le point de départ d'un renouveau complet de la littérature. Mais c'était la fin des grandes traditions de l'époque précédente, et Pline, en qui sont si visibles les promesses d'un rajeunissement littéraire, nous donne aussi la preuve que l'art cicéronien était mort. Non seulement, même quand il la cherche, il n'en peut retrouver la caractéristique essentielle, le style périodique, mais encore il semble qu'en dépit de ses efforts et de sa bonne volonté il fasse un choix, lui aussi, et n'arrive qu'à étreindre incomplètement et maladroitement la gerbe aux multiples épis de l'éloquence d'antan. La Panégyrique de Trajan est le modèle du sujet escamoté au profit des ornements. L'invective contre Pallas dans la lettre 8,6, le seul mauvais morceau de la Correspondance, inflige au lecteur le laborieux spectacle d'une indignation qui reste froide, parce que le récit des faits et le pathétique qui s'en inspire se meuvent sans point de ren-

1. 8, prooem. 18.

contre, sur deux lignes parallèles. Du moins cette lettre nous fait-elle apprécier le bon goût qui a inspiré à Pline la reconnaissance de son vrai talent et l'a éloigné du grand style, qui n'aurait pu que gâter le genre délicat auquel il s'est consacré.

*
* *

Le caractère d'une œuvre littéraire dépend en partie du public auquel elle est destinée, et les anciens n'ont pas manqué de chercher dans cette nécessaire harmonie du livre et de ses lecteurs le principe d'une de ces classifications qui leur plaisaient tant. Lucilius ne voulait écrire que pour la moyenne des esprits cultivés, fuyant à la fois les âmes incultes et les intelligences trop subtiles. Cicéron élargit son public. Il veut que la littérature latine soit une littérature de plein air, faite pour tous, à la manière de toutes les grandes littératures classiques. D'ailleurs, les circonstances conspiraient à la rendre telle. Qu'il le voulût ou non, c'était pour le peuple des comices ou du forum qu'il composait ses admirables discours. Mais il subissait la nécessité de bon cœur, il en avait même fait une des conditions primordiales de l'art oratoire, et il s'est expliqué plusieurs fois sur l'influence prépondérante que l'attention du public exerçait et devait exercer sur l'orateur : « Les relations de la foule et de l'orateur sont telles qu'à la manière du joueur de flûte qui ne peut jouer sans flûte, l'orateur ne peut être éloquent sans une foule qui l'entende[1]. » Il a foi dans la rectitude du jugement populaire, même pour l'appréciation de détails comme le choix des mots[2]. Quant aux connaisseurs, les *docti et intellegentes*, c'est précisément par l'attitude du public qu'ils doivent juger de la valeur d'un orateur; il faut que le jugement du public prévienne et incline le leur[3]. Cette doctrine de Cicéron était commandée par la circonstance que c'était à travers la production oratoire qu'il réglementait toute production littéraire. Le discours, ayant pour objet d'émouvoir une foule, est mauvais s'il manque ce but.

Cependant, du vivant même de Cicéron, les petites chapelles s'organisaient. Atticistes et *cantores Euphorionis* ne s'adressaient

1. Cic. *De or.* 2, 83, 338; cf. *Tusc.* 2, 1, 3.
2. *De or.* 3, 37, 151.
3. *Brut.* 49, 184.

qu'à un public restreint. A partir d'Horace, la littérature de « lettrés » l'emporta. D'accord avec Cicéron sur la plupart des théories littéraires, le satirique se sépare de lui quand il s'agit de déterminer son public. Son choix est une manière de protester contre le talent encore trop populaire de Lucilius. Il ne veut pas comme lui écrire au pied levé, *stans pede in uno*, deux cents vers à l'heure ni rouler quelques paillettes d'or dans un torrent de boue[1]. Il laisse mûrir ses œuvres jusqu'à ce qu'elles ne contiennent plus rien que d'exquis, et s'il prend tant de peine, c'est à l'intention des connaisseurs[2]. Il s'inspire des sympathies alexandrines, si fortement exprimées par Callimaque : « J'ai en horreur le poème cyclique et un chemin me déplaît quand la foule y passe[3] », et il est d'accord sur ce point avec l'école de Calvus et de Catulle qu'il n'a cessé cependant de poursuivre[4]. Il l'est, parce que la nature des choses le voulait ainsi : si l'éloquence est faite pour tous, la poésie doit être réservée à quelques-uns. Pour elle s'est organisé un second public, tout différent du public de Cicéron, une littérature de serre en face d'une littérature de plein air.

C'est un travail délicat que de rechercher à travers les lettres de Pline la composition du public de son époque. Les indications sur ce sujet se contredisent souvent. Elles semblent à tout prendre indiquer qu'on pouvait y distinguer trois classes. Du public de Cicéron, de ce peuple qui faisait par ses applaudissements le succès des grands plaidoyers et des grands discours politiques, il ne reste que de rares débris. Quelques *sordidi pullatique*[5], des hommes du peuple en manteau sombre, s'égarent encore dans les *coronae* de la basilique Julienne. Ils ne comptent plus, et si Pline les nomme, c'est pour montrer à quel point la nervosité d'un orateur fait entrer en ligne de compte même les quantités les plus négligeables. Le grand public — ou le gros public — est formé par les semi-lettrés, *mediocriter docti*[6]. Ce sont tous ceux qui, sans jouir d'une véritable culture, demandent de temps en temps aux lettres « de leur faire passer une heure ou deux ».

1. *Sat.* 1, 4, 9-11.
2. Hor. *Sat.* 1, 10, 72-74.
3. Call. *Ep.* 28.
4. *Sat.* 1, 10, 16-19.
5. Pl. *Ep.* 7, 17, 9,
6. *Id.* 1, 10, 5.

On trouve même parmi eux les juges, que Quintilien accuse d'être *indocti saepius atque interim rustici*[1]. Certains sénateurs ne valent guère mieux. Ce sont ces gens-là qui s'amusent des bouffonneries et des jeux que Pline juge si sévèrement[2]. Mais à l'occasion ils veulent lire. Leur goût va tout droit au style orné de l'école asianiste. Pline estime le philosophe Euphratès, orateur asianiste, tout à fait à leur mesure[3]. C'est à leur intention que lui-même retouche et amplifie ses plaidoyers, à leur intention qu'il a revu le Panégyrique. En racontant à un ami une lecture de cet ouvrage, il établit l'existence de ces deux publics : « J'ai admiré le bon goût des auditeurs qui ont applaudi principalement les parties les plus sobres. Je sais bien que je n'ai lu qu'à quelques-uns ce que j'ai écrit pour tous, et cependant je suppose que tous jugeront de même[4]. » Tous, c'est le grand public : le Panégyrique lui est expressément destiné; quelques-uns, c'est le cercle de lettrés, convoqués en conseil par Pline pour la correction. Tout ce que nous savons de la Correspondance nous montre qu'elle était écrite pour eux. Elle reflète donc le goût des *docti et intellegentes* et le Panégyrique celui de la foule des gens qui lisaient. Son succès montre que l'admiration de l'école asianiste était courante, et Pline sacrifie à la tendance générale à regret ou peut-être même à son insu : nous avons vu précédemment que sur plus d'un point la pression des événements avait fait dévier l'orthodoxie primitive. Pline se croyait encore classique quand déjà il avait un pied parmi les asianistes. Il ne les en juge pas moins sévèrement et se félicite d'apercevoir les signes avant-coureurs d'une conversion dans la sévérité des auditeurs[5].

Dans les cercles littéraires, ou du moins dans certains, en particulier dans celui de Pline, vivait au contraire la tradition d'Horace, celle de la poésie, et nous verrons que la prose y était tout proche de la poésie. On y travaillait pour les délicats; s'ils formaient une minorité, c'était une minorité avec laquelle on comptait :

1. 12, 10, 53; Juvénal parle aussi avec mépris d'un « juge bouvier » (7, 116).
2. Pl. *Ep.* 9, 17.
3. *Id.* 1, 10, 5.
4. *Id.* 3, 18, 9.
5. *Id.* 3, 18, 9.

scribat carmina circulis Palaemon,
me raris iuuat auribus placere[1],

dit Martial. Cette minorité était-elle uniquement formée d'atticistes purs? on ne saurait l'affirmer. Nous verrons ultérieurement que toutes les écoles dissidentes non asianistes tendaient à se confondre; entre la prose travaillée et raffinée qu'elles pratiquaient et le courant poétique issu des νεώτεροι, beaucoup de tendances étaient communes : poursuite du fini dans le détail, recherche de la brièveté, etc... C'est dans ce sens que nous avons vu travailler les correcteurs de Pline. Si Pline lui-même se défendait contre l'excès de leurs retouches, c'est sans doute qu'il avait mieux qu'eux le sens du public visé par ses discours.

Un passage de Quintilien[2] met encore mieux en lumière les tendances opposées des deux publics à son époque. J'en résume les idées maîtresses : il y a des critiques qui jugent que le discours prononcé et le discours écrit doivent être tout différents l'un de l'autre; car en plaidant on doit se proposer avant tout d'émouvoir : il faut de la fougue, des arguments obtenus au prix d'un certain laisser-aller pour toucher les gens sans culture (*animos imperitorum*); au contraire, quand on publie son discours, tout doit y être soigné et régulier (*tersum ac limatum et ad legem ac regulam compositum esse oportere*). En conséquence, ces raffinés veulent qu'à la publication le discours soit raccourci, débarrassé des passages faibles, de tout ce qu'il a fallu accorder à la sensibilité d'un public inintelligent. On reconnaît la thèse combattue par Pline dans la lettre 1, 20, et à l'encontre de laquelle il soutient que le plaidoyer écrit est l'*exemplar* et l'ἀρχέτυπον du plaidoyer prononcé. L'opinion de Quintilien est toute semblable. Il veut que le plaidoyer écrit soit exactement pareil au plaidoyer prononcé, sauf quand, le juge « n'ayant pas donné les clepsydres nécessaires[3] », le discours a dû être raccourci; il faut alors que les parties supprimées se retrouvent à la publication; la seule correction à prévoir est une correction par addition.

C'est de ce point de vue qu'il faut envisager la lettre 1, 20, de Pline. L'adversaire dont il parle sans le nommer était l'un des

1. 2, 86, 11-12.
2. 12, 10, 49-57.
3. 12, 10, 55.

subtiles magistri blâmés par Quintilien[1]. Cet adversaire se trompait sur le public pour lequel était écrit le plaidoyer et voulait opérer des corrections destinées non pas au gros des lecteurs, mais aux *docti et intellegentes*. Pline et Quintilien acceptent au contraire sans répugnance et comme tout naturel que chaque écrit, selon son objet, sa forme et sa destination, aille au public auquel il convient. Tel est encore le sens de cette excuse qui termine la courte lettre 4, 5, 3-4 : « Vous serez renseigné en lisant l'écrit, auquel son étendue ne me permet pas de donner pour préface une plus longue lettre. Il faut que je sois bref au moins dans celle-ci où je puis l'être. » Le discours, fait pour le public, a la longueur acceptée ou tolérée par le classicisme ou l'asianisme ; la lettre, destinée aux *docti*, doit avoir la brièveté.

Il semble donc que les transformations réalisées dans le public des écrivains depuis Cicéron puissent se résumer ainsi : disparition à peu près complète de l'élément proprement populaire ; le public est formé par des *mediocriter docti* ou même des *indocti*, auxquels on ne peut plaire que par les procédés mis à la mode par l'école asianiste : ce sont les lecteurs du Panégyrique de Trajan et des plaidoyers de Pline ; enfin les délicats, le groupe dans lequel règnent Pline, Martial et Suétone, cercle de raffinés dont les tendances étaient toutes dans le sens de l'atticisme et dont les goûts nous seront mieux révélés par l'étude ultérieure des caractères de la Correspondance.

Le but que se proposaient les auteurs s'étant ainsi déplacé depuis les traités de rhétorique cicéroniens, il en résulta des changements dans les méthodes et dans les principes d'art. La règle, par exemple, qu'il faut que l'art soit dissimulé[2], nécessaire au temps où l'orateur s'adressait au peuple et aux juges, peuple toujours par quelque endroit, dont il fallait surprendre les sentiments et le jugement, n'a plus de raison d'être lorsqu'on travaille pour des artistes dont la grande joie est, au contraire, d'apercevoir les procédés et de saisir le détail de la facture. Aussi l'allure des œuvres écrites pour les délicats est-elle moins franche, plus contournée ; volontiers on souligne ou on excuse ses procédés. Pline

1. 12, 10, 51.
2. Cic. *De or.* 2, 36, 153.

avertit un correspondant que tel mot est une plaisanterie[1]; il fait remarquer à un autre qu'une de ses phrases est mal construite[2]; il prévient un troisième que pour réparer un oubli il recourra à la manière de composer d'Homère[3], etc... Ensuite la *breuitas* devient la qualité recherchée entre toutes. Cicéron ne la réclamait que dans certaines parties du discours[4]; Horace au contraire la voulait partout[5]. A l'époque de Pline, elle se traduit par l'ἔμφασις, figure destinée à suggérer plus de pensée qu'elle n'en exprime, et l'ἀποσιώπησις, par laquelle on omettait une partie de l'expression de la pensée[6], l'une et l'autre chère à l'auteur des Lettres. Enfin une qualité nouvelle prend une importance considérable, la variété. Cicéron ne l'exigeait que dans le grand style, pour reposer l'attention des juges, dont il se montre toujours si soucieux[7]. Il admet au contraire que, dans le genre moyen, par exemple, la période soit employée sans relâche. Avec Horace, c'est-à-dire quand la littérature soigne de plus en plus ses détails à l'intention des *docti*, la préoccupation de la variété devient visible. Elle se manifeste à quiconque jette un coup d'œil sur les Odes et constate l'alternance savante des pièces d'allure et de ton différents. Elle n'est pas moins apparente dans l'arrangement des épigrammes de Martial. Les Lettres de Pline présentent une ordonnance tout opposée à la monotone classification de celles de Cicéron. Cet écrivain ne peut, il est vrai, être rendu responsable de l'ordre dans lequel nous est parvenue sa Correspondance, mais tout ce que nous savons de lui nous donne à croire que sur ce point, comme à l'occasion d'autres minuties, il aurait été *securus tam paruae obseruationis*.

*
* *

Dans cette revue rapide du classicisme latin[8] au temps de Pline, je ne me suis attachée qu'aux traits de cette doctrine qui sont significatifs pour l'histoire littéraire de l'époque impériale, et je n'ai

1. 1, 21, 2.
2. 8, 7, 2.
3. 3, 9, 28.
4. Cic. *De or.* 2, 80, 326; *Part. or.* 9, 32, etc.
5. *Ars. P.* 148.
6. Quint. 8 3, 83 et 85.
7. *Or.* 52, 209-211.
8. J'ai appelé « classicisme latin », comme on a pu s'en rendre compte, les doctrines héritées de Cicéron et non pas, comme l'a fait M. R. Meister, *Klassizismus*

pas essayé de l'exposer dans son ensemble ni dans ses détails. Je vais, dans le même esprit, résumer brièvement l'aspect des sectes dissidentes et l'histoire de leur transformation depuis la fin de la république.

II. — L'anticicéronisme

La création de l'orthodoxie classique avait été pour Cicéron l'œuvre de toute sa vie. Elle lui avait coûté bien des efforts et bien des luttes. Il avait fallu d'abord détrôner l'asianisme, alors en possession du Forum et du Champ-de-Mars. A peine respirait-il après les premiers combats qu'une autre école se levait avec des doctrines toutes contraires : l'atticisme, flanqué de ses alliés, y compris les νεώτεροι, les *poetae noui*, que Catulle menait à l'assaut. Entre les deux groupes, Cicéron représentait un parti modéré, un centre; chacun sait qu'aucune position n'est plus difficile à tenir. Aussi, dès qu'il fut mort, le mouvement se précipita-t-il. Il faut donc maintenant déterminer la situation des deux écoles rivales. Elles représentaient à l'époque de Pline un enchevêtrement de tendances complexes dont on ne discerne clairement l'individualité que dans la période précédente.

* * *

Un parti important se réclamait des anciens. Qui étaient ces anciens? Car le concept d'antiquité est essentiellement relatif et les Latins se demandaient déjà où devait être placée la limite qui les séparait des modernes. Cependant nul n'hésitait à ranger parmi eux les stoïciens.

La conception cicéronienne de la superposition des styles avait été, nous l'avons vu, le grand obstacle au maintien de l'orthodoxie classique, le point de départ de toutes les hérésies. *Docere*, exposer, c'est l'affaire du style simple; *delectare*, plaire en faisant usage de l'ἦθος, regarde le style moyen; *mouere*, émouvoir par l'emploi du πάθος, est l'œuvre du grand style. Ces trois tons, qui forment par leur combinaison l'orchestration de l'éloquence antique, devaient se mélanger dans l'*oratio forensis*. En réalité,

im Altertum, Wien. Bl. f. d. Freunde d. Ant., 1922, p. 120 et sq., l'atticisme, qui n'est qu'un classicisme exsangue et décoloré.

sauf dans des discours comme le *pro lege Manilia* et le *pro Archia* où, pour des raisons spéciales, domine le style moyen, les grands morceaux d'éloquence usent surtout du style simple et du grand style. Une fois l'affaire exposée correctement, clairement et brièvement, intervient l'αὔξησις ou δεἰνωσις, dans laquelle l'orateur fait appel à tous les stratagèmes de la rhétorique pour mettre en lumière la culpabilité de l'adversaire et laver son client de tout reproche. De là une autre division des discours, chère aux rhétoriques grecques : discours περὶ τοῦ πράγματος ou exposé de l'affaire et discours πρὸς τὸν δικαστήν ou ἀκροατήν, sorte de piège tendu et de violence faite à l'esprit des écoutants et en particulier du juge. Et non seulement la *miseratio* avec la présentation de la famille en larmes terminait obligatoirement les grands discours, mais souvent aussi à la justification se substituait purement et simplement une demande de grâce : c'était, affirme Pline, la manière qui plaisait le plus au sénat[1].

La morale stoïcienne, avec son goût de l'exacte vérité, sa défiance à l'égard des sentiments de repentir et de pitié[2], rendait très suspecte à ses adeptes la demi-fourberie de la δεἰνωσις et aussi celle de la *miseratio*. Les stoïciens n'oubliaient pas qu'ils avaient été les inventeurs de l'humour et du style simple, les maîtres du *sermo*. Ils excellaient dans la dialectique, c'est-à-dire dans le raisonnement de tête et de sang-froid[3]. Tout cela les prédisposait à réprouver les grands mouvements oratoires et l'on avait eu à l'époque de Cicéron des exemples célèbres de leur répugnance à cet égard. Rutilius[4] condamnait la *miseratio*, la jugeant une *humilitas*[5], et ne voulait pour sa défense que la *simplex ratio ueritatis*[6]. C'était surtout à l'élément musical, c'est-à-dire aux rythmes et aux sonorités, qu'en avaient ces philosophes; ils l'estimaient un véritable piège[7], une atteinte directe à la vérité. Cette austérité donnait un poids singulier à leur parole en certaines circonstances[8],

1. 5, 13, 3.
2. Cic. *Mur.* 29, 61, etc.
3. Ils poursuivaient les solécismes jusque dans les plaidoyers de leurs adversaires (Suet. *Gramm.* 22).
4. Cic. *Brut.* 30, 116.
5. Cic. *De or.* 1, 53, 228.
6. *Id.* 229.
7. Cic. *Or.* 51, 170.
8. Cic. *Brut.* 29, 112.

mais, Cicéron l'a plus d'une fois remarqué, elle les rendait tout à fait impropres à la grande éloquence[1].

Les stoïciens ne représentaient qu'une partie des « anciens ». Un autre groupe était partisan des « antiquités » latines et réprouvait les importations helléniques. Il avait pour mot d'ordre : *non erat hoc apud antiquos*[2]. Tels certains admirateurs de notre moyen âge, ils prenaient les pauvretés pour des raffinements, ils admiraient un art incomplet moins pour ses qualités que pour ses lacunes et ne songeaient pas à sourire des gaucheries des primitifs, de celle par exemple de Caelius Antipater avertissant ses lecteurs qu'il ne dérangera les mots de leur ordre naturel que pour produire « un effet ». Une telle naïveté arrachait à Cicéron l'exclamation : *O uirum simplicem*[3]! Cotta conservait la prononciation des paysans du Latium et s'attirait cette épigramme : « Il me semble imiter non pas les anciens orateurs, mais les moissonneurs[4]. » D'autres traînaient sur les voyelles pour bien se distinguer des hellénisants[5]; par cette superstition, ils attestaient moins la justesse de leur intelligence que l'étroitesse de leur patriotisme. Cicéron les appelait dédaigneusement des *antiquarii* et les faisait ridiculiser par Ennius lui-même :

uersibu' quos olim Fauni uatesque canebant[6].

C'est avec eux qu'Horace eut maille à partir et c'est eux qu'il attaque en la personne de Lucilius[7] : « Je m'indigne qu'on blâme un ouvrage, non parce qu'il est écrit sans art et sans agrément, mais parce qu'il a été écrit depuis peu[8]. »

Cicéron avait trouvé tout formés, lors de ses débuts, le parti des stoïciens et celui des anciens. Il assista à la naissance de celui des atticistes, réaction provoquée précisément par ses propres doctrines. On y voyait, à côté de son ennemi Calvus, plusieurs de ses amis et des plus chers, entre autres Brutus et Atticus. La polémique, qui s'envenima plus tard, fut de son vivant très courtoise.

1. Cic. *De or.* 3, 18, 66; cf. *id.* 2, 38, 159; 3, 18, 65; *Brut.* 30, 114; 31, 118.
2. Cic. *Or.* 50, 168.
3. Cic. *Or.* 69, 230 sq.; Caelius Antipater aurait pu présenter pour excuse que Tite-Live (9, 17, 1) donne à ses lecteurs un avertissement tout semblable.
4. Cic. *De or.* 3, 12, 46; cf. 3, 11, 42.
5. Cic. *Brut.* 74, 259.
6. Enn. ap. Cic. *Or.* 51, 171.
7. Hor. *Sat.* 1, 4, 6 et *passim*.
8. Hor. *Ep.* 2, 1, 76-77.

Les atticistes faisaient profession de n'accepter d'autre modèle que Lysias et Thucydide, s'interdisant toute ressemblance avec Eschine, Démosthène et surtout Platon, l'un des écrivains les plus sévèrement condamnés par l'école et dont l'imitation était une marque d'asianisme. Les atticistes, comme les anciens, vouaient leur culte à des primitifs. Lysias et Thucydide, nés de trop bonne heure, n'avaient pas profité des progrès de l'art oratoire à Athènes. Lysias, par ses fonctions de logographe, son ignorance de la parole « parlée », sa clientèle de petites gens, avait de plus été condamné, selon l'expression de Cicéron, aux *causulae*, à des causes en miniature[1], qui ne comportaient ni vaste déploiement ni grands mouvements d'éloquence; Thucydide avait une prédilection pour la tension du style et le tour énigmatique de la pensée. Tous deux représentaient l'opposé du barreau romain à la grande époque. Cependant l'atticisme n'admettait pas qu'on mît sur le même plan ses patrons et ceux des anciens. Cicéron eut un jour la malice de le faire et de soutenir qu'un flair délicat éventerait chez Caton un peu de la subtilité athénienne[2]. Il sentit lui-même qu'une telle prétention ne pouvait être prise au sérieux et se fit à la fin du dialogue donner par Atticus un démenti qui est une rétractation[3].

Il y a, selon Cicéron, deux erreurs dans l'atticisme; la première est d'avoir un idéal tout négatif, de ne se préoccuper que d'éviter les défauts[4]. Pline le reproche aux atticistes de son temps en leur faisant observer qu'on manque à la mesure non seulement en la dépassant, comme ils le croient, mais encore en ne l'atteignant pas[5]; la seconde est de ne poursuivre la perfection que dans une seule gamme, celle de la simplicité, de la finesse, de la distinction. Jamais pour eux le vocabulaire n'était assez précis, les images assez sobres. Les disciples d'Isocrate s'interdisaient même la rencontre des voyelles. Ces minuties savantes, pour être admirées, devaient être d'abord remarquées. Elles se faisaient apprécier des initiés, mais le public restait froid. Calidius racontait une tentative d'empoisonnement dont il avait été victime avec tant de

1. Cic. *De opt. gen.* 3, 9.
2. Cic. *Brut.* 17, 67.
3. *Id.* 85, 294.
4. Cic. *De opt. gen.* 3, 8.
5. Pl. *Ep.* 1, 20, 20.

sérénité qu'il était impossible de la prendre au sérieux[1]. La fameuse lettre des préteurs Brutus et Cassius à Antoine[2] ne laisse percer aucune émotion. Si Calvus jeune avait gagné des procès grâce à la vigueur de sa parole et de son action oratoire, c'est qu'à ce moment il ne s'était pas encore soumis à la discipline de la pure doctrine atticiste.

*
* *

Ces trois écoles, dont les points de départ étaient différents ou même opposés, inclinaient cependant dans le même sens : répudier les ornements empruntés aux rhétoriques grecques et s'en tenir à une éloquence plus sobre, plus discrète. Deux traits leur étaient communs, qui d'ailleurs n'en faisaient qu'un : elles ne voulaient au style qu'une artistique simplicité et elles combattaient l'influence de l'école cicéronienne qui avait mis à la mode la grande éloquence. Cette dernière tendance finit par primer toutes les autres; stoïciens, anciens et attiques formèrent le parti des anticicéroniens. Pour faire honneur à leur drapeau, ils n'épargnèrent pas le grand orateur. Si la gloire de Cicéron ne s'éclipsa pas après sa mort, elle dut cependant résister à des attaques qui devinrent de plus en plus vives et âpres au cours du I^er^ siècle de l'empire. La polémique, d'abord courtoise et sereine entre Cicéron et ses amis atticistes ou *antiquarii*, Brutus, Caelius, Cornificius[3], est déjà aigre-douce dans la petite pièce de vers 49 de Catulle[4]. On ne saurait être surpris de rencontrer ici ce nom : les *noui poetae* se sont signalés parmi les plus décidés des anticicéroniens et l'orateur leur a rendu en mille circonstances cette animosité en les appelant avec dédain *cantores Euphorionis*[5]. Peu de temps après s'étaient déchaînés les deux Asinius, Pollio et son fils Gallus, dont Pline nous apprend qu'il écrivit un livre pour établir la supériorité de son père sur Cicéron[6]. Larcius Licinius et son fa-

1. Cic. *Brut.* 80, 277; Cic. (*Fam.* 8, 9, 5) dit du même orateur : *Calidius in defensione sua fuit disertissimus, in accusatione satis frigidus.*

2. Cic. *Fam.* 11, 3.

3. Cf. Cic. *Att.* 14, 20, 3, où Cicéron explique à son ami qu'il n'a pu arriver à convaincre Brutus.

4. Cf. E. Benoist, *Les poésies de Catulle,* commentaire cr. et expl., Hachette, 1890, t. II, p. 489.

5. *Tusc.* 3, 19, 45.

6. 7, 4, 3.

meux *Ciceromastix* qui, par son titre, a si fort scandalisé Aulu-Gelle[1], seraient, selon l'identification généralement admise, contemporains de Pline l'Ancien, et Larcius Licinius, n'aurait été autre que le légat d'Espagne qui proposa à Pline, alors procurateur dans la même province, de lui acheter ses cahiers d'extraits[2]. Quintilien a énuméré les reproches adressés à Cicéron par ses ennemis : enflure, redondance, monotonie des clausules, répétitions trahissant la négligence, froideur des plaisanteries, mollesse des rythmes[3]. Aper, dans le *Dialogue des Orateurs*, se souvient que les atticistes Calvus et Brutus condamnaient sa manière et la traitaient d'*eneruis* et d'*elumbis*. Pétrone, en faisant le même reproche à la déclamation des écoles où triomphait l'asianisme : *effecistis ut corpus orationis eneruaretur et caderet*[4], donne la preuve qu'en dépit de ses protestations et de ses efforts Cicéron n'a pu éviter après sa mort ce reproche d'asianisme contre lequel il n'a pas cessé, sa vie durant, de se débattre.

Mais, s'il était attaqué, Cicéron avait ses défenseurs. Quintilien à lui seul valait toute une armée par sa grande influence, la sûreté de son goût et l'importance de son Institution oratoire. Pline hérita de son culte religieux pour le fondateur de l'éloquence latine, dont il ne parle qu'avec une vénération mêlée de tendresse : *Marcus noster*, dit-il dans la lettre 1, 2, 4. Dans la lettre 1, 5, 13, il déclare qu'il serait très sot de chercher un autre modèle à imiter. Cependant, son attitude a pu surprendre quelques critiques ; on l'a accusé d'inconsistance, de contradiction[5]. Dans la confusion des tendances qui s'entre-croisaient alors en tout sens, on ne voit pas toujours très clairement de quel mobile s'inspirent certains de ses jugements. J'ai exposé plus haut qu'en réalité il a écrit pour deux publics différents et s'est vu obligé d'adapter ses écrits au goût de chaque espèce de lecteurs. Il faut maintenant essayer de mettre au point quelques-uns de ses jugements littéraires en montrant leur accord avec le milieu dans lequel ils ont pris naissance.

1. Gell. 17, 1.
2. Pl. *Ep.* 3, 5, 17.
3. 9, 4, 1 ; 12, 10, 12.
4. *Sat.* 2, 2.
5. P. L. A. Morillot, *De Plinii minoris eloquentia*, Gratianopolis, 1888, p. 76 ; G. Suster, *De Plinio Ciceronis imitatore*, Riv. de fil. e d'istr. cl., 1890, p. 75.

Dans la lettre 1, 2, Pline envoie un discours à corriger à un ami. Il le prévient que la correction doit être attentive parce que le genre essayé est nouveau : il s'est proposé l'imitation de Démosthène et de Calvus en l'agrémentant des λήκυθοι cicéroniens. Ces λήκυθοι[1] sont assurément les ornements du style moyen et du grand style. L'imitation de Démosthène s'accorde fort bien avec cette recherche : Démosthène était le modèle préféré de Cicéron qui a toujours reproché aux atticistes de l'avoir exclu du canon des patrons de l'art oratoire et Quintilien a fait de même. L'évocation de Calvus n'a rien non plus qui puisse surprendre ici. Cet ami de Catulle était comme lui un poète du groupe des νεώτεροι. Orateur en même temps, il est devenu vers la fin de sa courte vie l'un des atticistes exagérés[2]. Mais il a débuté dans un genre tout opposé. Quintilien[3] et Cicéron[4] lui-même font son éloge. Les controverses de Sénèque prouvent que ses premiers discours, d'une composition serrée rappelant celle de Démosthène : *compositio quoque eius in actionibus ad exemplum Demosthenis riget*, étaient d'une violence toute contraire à la sérénité attique[5]. C'est sans doute l'un de ceux-là, peut-être l'*In Vatinium*, resté célèbre dans l'histoire de l'éloquence romaine, que Pline a choisi pour modèle. On voit que le patronage des trois grands noms invoqués par lui, loin d'être suspect de contradiction, se montre conforme à la pure doctrine classique. On est dès lors en droit de se demander en quoi consiste la conversion annoncée à son correspondant. Je crois qu'une conclusion s'impose : Pline avait jusque-là, en vertu du droit concédé à la jeunesse et sous la pression de l'exemple, sacrifié sans retenue à l'asianisme. Cette lettre 1, 20 date de l'année 96 ou 97. Depuis seize ans environ le jeune avocat se faisait entendre dans les tribunaux. Qu'il se soit dit qu'il était temps de donner une allure plus austère à sa parole, on ne saurait en être surpris, et le genre vers lequel il évolue est celui qu'il juge être proprement cicéronien, dont nous avons montré précédemment qu'il était un classicisme teinté d'asianisme. La lettre 1, 5 date

1. Cf. E. Pottier, art. *Lecythus*, Dict. des Ant. Dar. et Sag.; Rev. des Ét. anc., 1900, p. 225.
2. Cic. *Brut.* 82, 283.
3. 10, 2, 25.
4. *Brut.* 82, 283.
5. 7, 4, 6-8.

de la même année. Régulus, y est-il dit, le raille « de prendre Cicéron pour modèle » et de ne pas « se contenter de l'éloquence de son temps ». Les discours des deux orateurs devaient, en effet, d'après ce que nous savons[1], représenter les deux points extrêmes de l'art oratoire à leur époque, et si Régulus non seulement a remarqué la manière de Pline, mais encore en fait l'objet de ses plaisanteries, c'est qu'elle était alors nouvelle. Cette lettre 1, 2, dans laquelle la doctrine professée par Pline est conforme à la plus pure tradition cicéronienne, pourrait donc bien marquer son ralliement définitif à l'éloquence classique.

Il faut maintenant examiner un autre passage qui a jeté aussi quelque suspicion sur l'orthodoxie oratoire de Pline : l'éloge des figures « risquées » qui fait le sujet de la longue lettre 9, 26. Pour mesurer la portée des doctrines littéraires qui y sont contenues, il ne faut pas perdre de vue que ces explications de l'écrivain sont une protestation contre la manière d'un orateur qui n'est pas nommé, mais en qui les traits cités par l'écrivain ne permettent pas de méconnaître un atticiste. « J'ai dit d'un orateur de notre époque, correct et sobre, mais sans grandeur et sans ornements... : il n'a qu'un défaut, c'est de n'en avoir pas[2]. » Cet orateur est *sanus* (sobre), qualificatif réservé à l'atticisme; il n'a pas de grandeur — il ignore donc le grand style —; pas d'ornements — il ignore donc le style moyen —; il est sans défaut, autre caractéristique de l'atticisme. On ne saurait se tromper sur l'adversaire auquel Pline a affaire. Pour le combattre, il invoque Homère, Démosthène, Eschine, tous appartenant au canon cicéronien. La défiance s'éveille cependant au moment où l'écrivain annonce sa thèse : « Le plus admirable, c'est le plus surprenant, le plus risqué et, comme disent les Grecs, ce qui est aventuré, παράβολα[3]. » On trouvera cette annonce paradoxale et provocante, on voudra y voir un éloge de l'asianisme. Mais la connaissance de la tradition nous détrompe; depuis Cicéron, tous les critiques se sont expliqués sur ce point dans les mêmes termes : la prudence atticiste, à la poursuite du style uni et simple, est pusillanimité. Toute grandeur, toute vraie beauté exige que l'orateur ou l'écrivain se résigne

1. Cf. Th. Fromont, *L'éloquence des délateurs*, et *Pline le Jeune et le barreau sous Trajan*, Ann. Fac. d. lett. de Bordeaux, t. II (1880), p. 35, et t. III (1881), p. 128.
2. 9, 26, 1.
3. 9, 26, 4.

à « courir des risques ». Celui, dit Cicéron[1], qui adopte un style *subtilis et acutus* — le style simple — est en terrain sûr et ne risque pas de tomber; celui qui essaie le style *medius*, moyen, même s'il échoue, ne tombera pas de haut; mais il en va tout autrement dans le grand style... « Le style bas, dit Horace, ne quitte pas terre, ce qui le met à couvert des périls[2]. » Et Sénèque : « Même les écrivains qui parlent simplement et sans autre fin que d'exposer les faits sont remplis de passages aventurés[3] (*parabolis*, le mot même dont Pline se sert). » Et ailleurs : « Il y a des gens qui évitent de s'approcher des défauts, ce que doit faire quiconque tente quelque chose de grand[4]. » Dans ses Controverses, Sénèque le père nous montre Porcius Latro, dont il a précédemment tracé un si vivant portrait, affirmant que là où les autres doivent être timides, lui connaît assez ses forces pour côtoyer le précipice : *nosse se suas uires et illarum fiducia aliis metuenda et praerupta audere; multa se non persuadere iudici, sed auferre*[5]. Quintilien enfin écrit : *Praecipueque ex his oritur sublimitas quae audaci et proxime periculum translatione tolluntur*[6], et : *(opus est) sententiis grandibus, quarum optima quaeque a periculo petatur*[7]. La « tradition de l'aventuré » est donc représentée par de nombreux écrivains dont les noms permettent d'établir exactement à quelle doctrine elle s'apparente. Les noms de Cicéron, d'Horace et le premier passage de Quintilien sont tout à fait rassurants. Ceux de Sénèque le Philosophe et de Porcius Latro sentent décidément l'asianisme, et c'est une tendance asianiste que blâme Quintilien dans 2, 11, 3. Il est clair que nous avons encore le pied sur le terrain du classicisme, mais que la frontière de l'asianisme est toute proche. La position de Pline dans la lettre 9, 26 apparaît donc comme toute cicéronienne, surtout si l'on se souvient qu'il combat la sécheresse atticiste et que dans toute controverse chacun a une tendance à exagérer sa thèse.

D'autres lettres offrent une doctrine moins pure ou d'une ex-

1. *Or.* 28, 98.
2. *Ars P.* 28.
3. *Ep.* 59, 5.
4. *Id.* 114, 11.
5. 10, praef., 15.
6. 8, 6, 11.
7. 2, 11, 3.

pression moins claire. Dans l'éloge de Pompéius Saturninus[1], Pline attribue d'abord à cet auteur la qualité de parler avec véhémence et feu (*acriter et ardenter*), forme d'éloquence qui ne se rencontrait plus guère alors que chez les modernes, parmi les imitateurs de Cassius Sévérus; Saturninus improvise (*siue subita proferret*); il orne son style (*polite et ornate*); il multiplie les maximes (*crebrae ... sententiae*), toutes particularités qui auraient fort bien convenu à l'asianisme; cependant sa phrase est grave et noble (*grauis et decora constructio*), c'est-à-dire tout opposée à la phrase sautillante et molle de l'asianisme; son vocabulaire a une allure ancienne et de belles sonorités (*sonantia uerba et antiqua*), il est donc à la fois cicéronien et archaïque. A tout prendre, le talent de ce littérateur offre une synthèse des qualités maîtresses de trois ou quatre écoles. On reconnaît à ce signe les jugements de complaisance destinés à flatter un ami. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la véritable pensée de Pline.

A la condition de bien distinguer dans les Lettres de Pline ce qui est doctrine littéraire et conviction personnelle de ce qui n'est que courtoisie, d'interpréter ses jugements en les éclairant par les doctrines de Cicéron et des rhétoriciens, ses successeurs, on découvre dans la Correspondance, j'espère l'avoir montré, une doctrine classique assez ferme. On ne saurait nier cependant que la position relative des partis littéraires fût du temps de Pline infiniment moins claire qu'à l'époque précédente. Des trois grandes écoles qui ont formé par leur fusion le parti anticicéronien, l'une est, ou peu s'en faut, tombée dans l'oubli, l'autre a perdu ses lignes de démarcation. Les atticistes conservent leurs positions et de temps en temps, de Denys d'Halicarnasse à Plutarque et à Lucien, des théoriciens distingués essaient de leur insuffler un regain de jeunesse, sans arriver cependant à sauver une école qui s'était volontairement isolée de la source de la vie, le grand public. Des stoïciens, on ne parle plus; leur rôle moral, si éclatant au début de l'empire, a fait perdre de vue les services jadis rendus par eux à la littérature. Des anciens, le nom se rencontre sans cesse chez Sénèque, chez Quintilien, chez Martial, chez Pline. Mais qui étaient ces anciens? Tacite, après Cicéron[2] et Horace[3],

1. *Ep.* 1, 16.
2. *Brut.* 10, 39.
3. *Ep.* 2, 1, 34.

se le demandait[1]. A mesure que les années avançaient, les modernes entraient dans le passé et commençaient d'être des anciens. Cependant cette appellation n'avait pas cessé de s'appliquer aux partisans de l'archaïsme qui recherchaient, comme Tibère[2] ou Caligula[3], les mots vieillis et les tournures désuètes. Ils étaient encore nombreux, puisque Sénèque se moque des gens pour lesquels la langue des Gracques, de Crassus et de Curio est trop moderne, et auxquels il faut le parler d'Appius et de Coruncanus[4]. Domitius Afer, si célèbre dans le barreau au temps de Néron, brisait à plaisir le rythme de ses phrases pour éviter la romance cicéronienne. La lettrée de Juvénal est une *antiquaria*[5].

Mais, le plus souvent, les anciens, c'étaient tous ceux qui commençaient à avoir le recul du passé. Dans le *Dialogue des Orateurs*, Messala prétend que la limite qui les sépare des modernes est représentée par Cassius Sévérus, contemporain d'Auguste[6]. Aussi sous le nom d'anciens désigne-t-on souvent les écrivains de la génération disparue. Il ne s'agit plus alors d'une école, mais d'une époque. Sénèque range Asinius Pollio, un *antiquarius*, à côté de Cicéron[7]. Pour Aper et Messala, Calvus, Caelius, Cicéron, César, Brutus, etc., sont tous des anciens. A ce titre, on pourrait dire qu'ils avaient en effet les mêmes droits, représentant des doctrines littéraires dès longtemps fixées — disons la tradition du parti conservateur — en face de l'extrême gauche littéraire, dont nous allons maintenant étudier la composition.

III. — Le style moderne

Res ardua uetustis nouitatem dare, nouis auctoritatem[8]. Cette parole de Pline aurait pu servir de devise aux deux écoles opposées entre lesquelles se partageaient alors les aspirations des littérateurs. Le respect d'une longue tradition et les exemples des générations précédentes faisaient la force des anciens; mais la

1. *Dial.* 15 sq.
2. Suet *Aug.* 86.
3. Quint. 1, 5, 63.
4. *Ep.* 114, 13.
5. 6, 454.
6. 19.
7. *Ep.* 100, 8; Buecheler (*Catalepton*, Rhein. Mus., t. XXXVIII [1883], p. 508) dit d'un personnage qu'il était à la fois un ancien et un atticiste.
8. Pl. *H. N.* praef. 12.

jeunesse ne consentait pas à s'enclore dans ce passé respectable : lieux communs trop bien catalogués, rythmes connus, ornements flétris par un trop long usage lui semblaient autant d'entraves dans lesquelles elle sentait sa liberté mal à l'aise et son initiative à l'étroit. De là ses sympathies pour Sénèque, que Quintilien estime si dangereuses[1]. Chaque génération aspire à se frayer un chemin et à s'évader des errements des devanciers, mais depuis le début de l'empire ces tendances se manifestaient avec une impatience grandissante. Les excentricités de Mécène[2] étaient des gestes de blasé, travaillant à réveiller une curiosité fatiguée. Rien n'étant plus neuf que ce qui est très vieux, non seulement on recherchait le langage archaïque, mais on était à l'affût des sujets qui prêtaient à un grand déploiement de langage archaïque[3]. Quintilien, qui nous signale cette tendance et d'autres analogues, remarque que la poursuite du rare, de l'imprévu, du surprenant, est la grande affaire de ses contemporains[4] et qu'autour de lui on ne trouve plus distinguées que les manières de parler qui ont besoin de commentaire pour être comprises[5]. Le « déjà vu » avait cessé de plaire. Les sénateurs bâillaient discrètement pendant les panégyriques des empereurs[6] et Pline lui-même, le classique Pline, réclamait de l'inédit : « Envoyez-moi donc des consolations, mais pas celles-ci : il était vieux, il était malade (je les connais) ; envoyez-m'en de nouvelles, d'efficaces, que je n'aie jamais entendues, jamais lues[7]. »

Le renouvellement tant désiré ne pouvait guère venir ni du classicisme cicéronien ni des écoles anticicéroniennes, tout cela lié au passé par trop d'attaches. Les périodiques tentatives de retour complet à la tradition de Cicéron ou à celle des atticistes allaient en sens contraire de ces aspirations. Mais en face du classicisme et de l'atticisme vivait toujours l'école asianiste, vieille d'âge, puisque c'était le premier adversaire auquel Cicéron s'était heurté, mais éternellement jeune par son anarchie même, car elle ignorait à peu près complètement les principes, les modèles et les

1. Quint. 10, 1, 126 sq.
2. Sen. *Ep.* 114, 4; Tac. *Dial.* 26.
3. Quint. 8, 3, 30.
4. 8, prooem. 31.
5. 8, 2, 21.
6. Pl. *Ep.* 3, 18, 6.
7. 1, 12, 13.

lois. Sa devise était : fais ce que veux, et son objectif : plaire et emporter des applaudissements. C'est de son côté que se tournaient beaucoup des esprits lassés de l'immobilité des autres écoles.

M. E. Norden a fort clairement exposé les habitudes, sinon les doctrines de cette école : renoncement à la formation encyclopédique, goût des ornements voyants, recherche de rythmes chantants et sautillants, composition lâche, mépris des préparations écrites, amour de l'improvisation. L'école asianiste se divisait en deux branches, l'une préférant la pointe et l'autre le pathos[1].

A la différence des deux autres doctrines qui, nous l'avons vu, se renfermaient de plus en plus dans des chapelles littéraires, la doctrine asianiste conservait avec le public une liaison assurée par plusieurs circonstances.

L'asianisme à nuance pathétique triomphait dans les écoles. Quelques atticistes y avaient cependant enseigné et Sénèque le père attribue à Marcellus toutes les caractéristiques du genre, sécheresse, brièveté, préciosité, dédain du grand public, pauvreté : *apud Marcellum rhetorem, hominem satis aridum, paucissima belle, sed non uulgato genere dicentem, cum ille exilitatem orationis suae imputaret controuersiae*[2], etc... Peut-être son école fut-elle la dernière où vécut cette tendance; nous apprenons par les Controverses comment le brillant et impétueux Porcius Latro en fit un beau jour justice[3], après quoi régna sur l'enseignement le fameux quatuorvirat où il tint la première place et que complétèrent Fuscus, Albucius et Gallio, de caractères et de talents fort différents, mais tous de goût asianiste[4]. Les passages dans lesquels Pétrone, Sénèque le Rhéteur, Juvénal nous renseignent sur les déclamations, qui constituaient alors le procédé par excellence de l'enseignement supérieur, sont trop connus pour que je les rappelle. Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer que depuis Q. Cécilius Epirota, vers l'an 35 av. J.-C., les poètes modernes avaient pénétré dans l'école et étaient entre les mains des élèves[5]. A l'époque impériale, ce n'était plus seulement à Virgile et à Horace[6] qu'on

1. *Kunstprosa*, p. 131 sq.
2. Sen. *Contr.* 1, praef., 22.
3. *Id.*
4. *Id.* 10, praef. 13.
5. Suet. *Gramm.* 16.
6. Iuu. 7, 227.

demandait de former la jeunesse; les nouveaux poètes les rejoignaient chacun à son tour. Martial croit que seule l'immoralité de ses vers le fait exclure par les maîtres :

uersus scribere me parum seueros
nec quos praelegat in schola magister,
Corneli, quereris[1].

C'est à un poète contemporain que Perse fait envisager comme l'honneur suprême et le dernier degré de la gloire qu'il servira de sujet de dictée à cent têtes bouclées :

ten' cirratorum centum dictata fuisse
pro nihilo pendas[2]?

Se figure-t-on dans nos lycées les élèves expliquant les poèmes de Mme de Noailles et de M. P. Valéry?

Par delà les enfants, cet enseignement atteignait les familles. Nous avons beaucoup de témoignages sur l'intérêt que les pères portaient alors aux études de leurs enfants. Les traditionalistes, Tacite et Pline autant que quiconque, ont déploré la disparition de l'éducation de jadis : le jeune homme s'initiant à la vie politique aux côtés de quelque vétéran du forum, assistant du vestibule aux délibérations de la curie[3]. Tout cependant n'était pas à blâmer dans l'éducation nouvelle. La morale et la vie de famille trouvaient leur compte à ce que le père se fît lui-même le guide de son fils, au besoin même son condisciple. Pline nous montre Génialis s'exerçant à la critique littéraire sous la direction de son père; il se félicite de ce que cette circonstance va le faire « ressembler par l'esprit à celui auquel la nature a voulu qu'il ressemblât par le visage[4] ». Lui-même se représente assis sur les mêmes bancs que les écoliers et prenant part aux mêmes cours[5]. Ce rapprochement des pères et des enfants, cette communion de leurs âmes dans le culte de la beauté littéraire étaient certainement d'un heureux augure pour les progrès de la civilisation et l'ennoblissement de la tendresse familiale. Les poètes n'ont eu cependant que des sarcasmes pour cette tendance. Horace s'en moque dans l'Épitre 2, 1, 109-110 : « Enfants et pères aux visages graves

1. 1, 35, 1-3.
2. 1, 29-30.
3. Tac. *Dial.* 34; Pl. *Ep.* 8, 14, 4.
4. 8, 13, 2.
5. 2, 18, 1.

soupent couronnés de feuillage et dictent des vers », et Perse dans sa première satire : « En voyant des pères aux yeux enflammés donner aux enfants de pareils enseignements, pouvez-vous vous demander d'où tout ce fatras est venu à la langue[1] ? » C'est qu'on envisageait cette tendance seulement sur le terrain littéraire et que là ses effets ont été loin d'être heureux. Ces pères qui s'intéressaient aux travaux de jeunesse appartenaient à la foule des demi-lettrés, auxquels, nous l'avons vu, s'adressait le Panégyrique de Pline. Dans l'intervalle de leurs fonctions à la cour, dans les loisirs que leur laissait l'exercice des charges, ils revenaient volontiers, selon la tradition romaine, « aux études », c'est-à-dire à la lecture. Mais il la leur fallait facile, reposante ; aux raffinements de l'atticisme, ils préféraient une littérature plus attrayante et d'abord plus aisé. La collaboration du jeune homme frais émoulu de l'école du rhéteur et de l'homme mûr fatigué par ses travaux et ses occupations mondaines devait presque nécessairement favoriser les défauts dont se plaignent Suétone, Quintilien et tant d'autres : enflure, recherche du clinquant, dédain de la composition méthodique[2].

Le danger s'aggravait lorsque ces parents lettrés, devenus les guides de leurs enfants, appartenaient au barreau. Là aussi triomphait l'asianisme. Il y fut représenté, au temps d'Auguste et jusqu'à Néron, par Cassius Sévérus, cet orateur dont Aper a fait le premier des modernes. Aucun avocat, pas même Domitius Afer, qui appartenait à l'école opposée, n'eut une influence semblable à la sienne. Il représentait trop nettement le « nouveau style » pour ne pas s'attirer la désapprobation des groupes ralliés aux anciens. Messala le blâme sévèrement, et tout l'asianisme avec lui, comme le prouve la matière de son réquisitoire[3] : mépris de la composition ordonnée, liberté effrénée de langage, fougue passionnée et démesurée. Ce dernier point doit retenir quelques instants notre attention. Il semble la caractéristique non seulement de Cassius Sévérus lui-même, mais d'une branche de l'école asianiste dont M. Fromont lui attribue la paternité[4] ; je veux parler du groupe des délateurs. Si, en l'absence de tout document écrit, il nous est

1. 1, 79-81.
2. Quint. 2, 11, 7.
3. Tac. *Dial.* 26.
4. *L'éloquence des délateurs, op. cit.*

difficile d'apprécier les détails de leur manière, nous en connaissons cependant assez bien, par le témoignage des écrivains contemporains, la note dominante. Il n'est pas douteux que cette note ait été la violence. Tibère, qui, même à l'époque de ses pires cruautés, conservait le sentiment de la décence, s'est cru obligé de rappeler à l'ordre les emportements de Fulcinius Tiro[1]. Tacite nous a transmis le sommaire détaillé du discours de Marcellus contre Thrasea[2]. Le ton du réquisitoire le plus emporté y résonne encore sous la transposition de l'historien; il était appuyé par une mimique effrayante dont son auditoire semble avoir été frappé plus encore que de ses paroles : « Il avait le regard farouche et menaçant, sa voix, son visage, ses yeux étaient enflammés[3]. » Même violence chez Mamercus Scaurus, l'orateur le plus brillant du siècle au dire de Tacite[4], lorsqu'il s'acharna, avec l'ancien maître d'école Othon et l'édile Brutidius Niger, sur le gouverneur d'Asie C. Silanus; pour rendre compte de ses invectives, Tacite semble chercher les expressions les plus fortes : « Ils se jettent sur lui et lui lancent à la face la violation d'un serment par le nom d'Auguste, le mépris de la majesté de Tibère; Mamercus, brandissant les exemples anciens[5]... » Au même groupe appartient M. Aquilius Régulus, honni par Pline en plusieurs endroits de la Correspondance pour ses agissements, mais vanté pour son éloquence et par lui et par Martial[6]. Tout ce que nous savons ne nous permet pas de méconnaître en cet orateur un représentant de l'asianisme : dédain de l'école cicéronienne, goût décidé pour un art tout moderne, mépris de la composition méthodique. Le système qu'il expose à Pline dans la lettre 1, 20, 14, est tout à fait conforme à celui des orateurs précédents : laissant de côté les points secondaires, il s'attaque au principal, saisit la gorge, comme il dit, et l'étreint de toutes ses forces, geste expressif et puissant, mais sauvage; de tels hommes risquaient leur tête, ils devaient réussir à n'importe quel prix et par n'importe quel moyen; même à l'époque républicaine, jamais le barreau n'avait connu un tel réalisme.

1. Tac. *An.* 3, 19.
2. *Id.* 16, 28.
3. *Id.* 16, 29.
4. *Id.* 3, 31.
5. *Id.* 3, 66.
6. Pl. *Ep.* 6, 2; Mart. 1, 111; 4, 16, 6, etc.

D'autres orateurs jouaient moins gros jeu, ils ne couraient que le risque de la désapprobation du public ou de son silence. Mais que n'auraient-ils pas fait pour obtenir des applaudissements! Pline et Juvénal nous renseignent sur les soins de toilette que comportait alors la profession d'avocat[1]. Quant à leur genre d'éloquence, nous en prenons une idée très exacte dans la lettre de Pline sur la décadence du tribunal des centumvirs[2].

Dans la basilique Julienne se font entendre de petits jeunes gens, *adulescentuli*, et l'écrivain souligne le sens péjoratif de ce diminutif en appelant *adulescentes* les jeunes gens de la génération précédente, de la grande époque; ils apportent là ce goût incomplètement formé, sans maturité, pour lequel l'asianisme a toujours été savoureux; ils sont *audaces*, effrontés, dépourvus de cette demi-timidité qui plaisait tant aux anciens[3]; ils ne connaissent ni les sages défiances, ni les longs labeurs par lesquels on se rend digne de la postérité. Enfin, s'ils viennent au tribunal, c'est pour y continuer leurs exercices de déclamation : *ad declamandum huc transierunt*[4]. Qui donc s'étonnerait de leur voir apporter avec eux toute la pacotille asianiste amassée chez le rhéteur?

Les centumvirs entendent de temps en temps une parole plus grave : « Il n'y en a que quelques-uns avec qui on ait plaisir à plaider[5]. » C'est lorsque quelque procès, celui d'Attia Viriola, par exemple, donne à Pline un collègue ou un adversaire digne de lui, qu'il reprend goût à ces joutes oratoires et que le tribunal redevient son « arène ». Mais les belles séances se font rares et, comme l'a prédit Domitius Afer[6], la recherche des applaudissements a tué l'ancienne éloquence et livré la place à l'asianisme.

On ne saurait s'étonner qu'à l'asianisme les Asiatiques aussi aient fourni leur appoint. Il y avait d'abord les isolés qu'attirait à Rome une affaire, une mission, un procès; tels les chefs de la délégation bithynienne chargés d'apporter l'accusation de la province dans le procès de Julius Bassus. Leur parole avait un goût de terroir qui n'a pas manqué de déplaire à Pline. De Fontéius Magnus, il dit que c'est un grand bavard : *plurimis uerbis*,

1. Pl. *Ep.* 6, 2, 2; Iuu. 7, 135.
2. 2, 14.
3. Cf. p. 143.
4. Pl. *Ep.* 2, 14, 2.
5. Pl. *Ep.* 2, 14, 2.
6. *Id.* 2, 14, 11.

paucissimis rebus[1], intempérance caractéristique de la nation grecque : *est plerisque Graecorum, ut illi, pro copia uolubilitas; tam longas tamque frigidas periodos uno spiritu quasi torrente contorquent*[2]. On reconnaît à ce signalement l'asianisme à nuance pathétique. Théophane, un autre Bithynien, ignore de même l'art de se modérer quand il est en possession de la parole : *fecit enim hoc quoque, ut cetera, impudentissime, quod post duos et consulares et disertos tempus sibi et quidem laxius uindicauit; dixit in noctem atque etiam inlatis lucernis*[3]. En l'appelant la torche de l'accusation[4], il semble bien faire allusion à la violence brouillonne et emportée de ses discours. Ces Grecs-là venaient d'Asie. Leur enflure et leur verbosité étaient universellement connues; Pétrone les accuse d'avoir gâté même Athènes[5], et le jugement de Quintilien : *Asiana gens tumidior*[6], reparaît sous diverses formes chez les écrivains contemporains.

Les mêmes rivages envoyaient aussi à Rome de temps en temps des représentants de la rhétorique et de la sophistique orientales. Pline les a accueillis avec des sentiments tout différents et un langage tout contraire. De Smyrne était venu son maître Nicétès Sacerdos, autre modèle de l'emphase asiatique[7], assez malmené dans le *Dialogue des Orateurs*[8]. Le silence qu'il garde sur son compte est peut-être la seule marque de respect que le souvenir de son enseignement lui ait permis de donner. Mais deux autres Asiatiques lui ont inspiré l'admiration la plus vive. Cependant, tout ce qu'il nous apprend du philosophe Euphratès le désigne nettement comme un asianiste[9]. Ce Tyrien, élève de Musonius, avait, au dire de Pline, l'ampleur et l'élévation de Platon — on sait qu'aux yeux des atticistes l'imitation de Platon était entachée d'asianisme —; son style avait les caractères suivants : *copiosus et uarius; dulcis in primis* — l'épithète *dulcis*, caressant, mélodieux, était le qualificatif habituel de la *constructio* (disposition des mots) des asia-

1. 5, 20, 4.
2. *Id.*
3. 4, 9, 14.
4. 4, 9, 3.
5. Pet. *Sat.* 2, 7.
6. 12, 10, 17.
7. Philostr. *Vit. Soph.* 1, 19 sq
8. 15.
9. 1, 10.

nistes, tandis que celle de Cicéron était *decora et grauis* —; enfin, il parlait pour les *mediocriter... doctos*, ce qui semble impliquer un certain dédain de l'élite atticiste, des *docti et intellegentes*. Un autre orateur de la même région avait charmé Pline, l'Assyrien Isée, arrivé à Rome déjà vieux. Au témoignage de Juvénal, son éloquence ressemblait à la *uolubilitas* de Fontéius : *sermo... Isaeo torrentior*[1]. Cependant Pline vante la pureté tout attique de sa langue, *sermo graecus, immo atticus*; sa pensée recherchée, *sensus reconditi*[2], ce qui est encore de l'atticisme. Les jugements qui nous sont venus de l'antiquité sur ce Grec sont pleins de contradictions; d'après Pline, il aurait toujours improvisé : *dicit semper ex tempore*[3], méthode caractéristique de l'école asianiste; mais par ailleurs dans ses improvisations se laissaient deviner *multa lectio... multa scriptio*[4]; or, l'asianisme dédaignait les exercices écrits. Selon Philostrate, au contraire, il aurait toujours parlé après préparation, sa composition était soignée, il fuyait la phrase chantante et les procédés excessifs, il recherchait la brièveté et se piquait de faire tenir un sujet entier dans une seule phrase[5]. Ce désaccord de l'antiquité sur un rhéteur qu'elle a eu en grande estime ne s'explique que si l'on veut voir dans Isée un éclectique, soit qu'il ait adopté successivement les genres caractérisés par Pline et par Philostrate, soit plutôt qu'il ait réuni le meilleur des deux écoles. D'ailleurs, nous savons que c'est au cours du I^er^ siècle de l'empire que la manière des sophistes d'Asie, sous les influences de Denys d'Halicarnasse et de Dion Chrysostome, que compléta plus tard celle d'Hérode Atticus, évolua dans le sens de l'atticisme. Le mouvement pouvait être déjà pressenti au temps de Pline et il semble qu'il l'ait été par lui-même.

*
* *

Les anciens ne nous apprennent rien de plus sur les tendances de l'asianisme et sur ses représentants. Avec leur goût des généralisations et leur dédain du détail topique et précis, ils laissent,

1. 3, 74.
2. 2, 3, 2.
3. 2, 3, 2.
4. 2, 3, 2.
5. *Vit. Soph.* 1, 26-35; cf. W. Schmid, *Atticismus in seinen Hauptvertretern*, Stuttgart, 1887, t. I, p. 68 sq.

sur ce terrain comme sur tant d'autres, notre curiosité s'orienter par des conjectures et des interprétations. Essayons de le faire en reconnaissant à quelles aspirations précises pouvait répondre cette tendance et quels genres d'esprit elle a satisfaits.

L'atticisme et dans une certaine mesure le classicisme, surtout depuis que la culture générale subissait une demi-disgrâce, inclinaient à donner le pas à la forme sur le fond[1]. De plus, leurs tenants étaient gênés par un système de règles et d'exigences qu'ignorait l'asianisme. Celui-ci ne connaissait pas d'entraves. Un tel privilège lui a attiré les sympathies de tous ceux que la matière ou la pensée préoccupait plus que le style, des réalistes qui avaient quelque chose à dire et qui voulaient le dire. Sénèque et Lucain, pour n'en pas nommer d'autres, ont été gagnés à l'école par ce libéralisme. Sénèque s'est même expliqué à ce sujet dans des termes qui font penser au principe de Montaigne : que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. Il dit, en défendant le philosophe Papirius Fabianus dont Lucilius avait blâmé le style : *mores ille, non uerba composuit et animis scripsit ista, non auribus*[2]. Si l'on rapproche ce passage des endroits où le philosophe proteste de sa fidélité aux principes de Cicéron, on se rendra compte du peu de sincérité que recouvraient souvent les déclarations de foi en la rhétorique et de l'écart que les écrivains ménageaient sans scrupule entre la théorie et la pratique. Car Sénèque a pratiqué ce dont il loue Fabianus et pour lui la pensée a prévalu sur toutes les lois du style.

Elle a prévalu d'abord parce qu'elle était la pensée et qu'on ne peut contester à Sénèque, quelque opinion que l'on en ait par ailleurs, la sincérité de ses convictions et le zèle apostolique de les répandre. Mais un mobile moins noble a probablement incliné ses préférences : le travail de la forme n'était point son affaire; il n'avait ni la patience ni le goût du labeur obstiné qui amène une phrase ou un traité à la conformité parfaite avec l'idéal cicéronien.

Et, pour le dire à sa décharge, ce travail commençait à devenir très difficile, impossible même, puisque, en dépit de leurs efforts, des écrivains comme Pline et Quintilien y ont échoué. Le classicisme, au milieu du I^er siècle, était découronné de ses plus belles parures. Le secret de certains de ses ornements était irrémédia-

1. A. Collignon, *Étude sur Pétrone*, Paris, 1892, p. 67 sq.
2. *Ep.* 100, 2.

blement perdu, comme disparaissent de la langue les sons que des habitudes auditives nouvelles ou une conformation modifiée des organes ne permettent plus d'émettre. On ne sait plus construire la grande période, le *circuitus* qui se repliait sur lui-même de façon à produire cette présentation circulaire de la pensée qui plaisait tant à la génération précédente. Pline et surtout Quintilien attestent cette incapacité par quelques efforts sans résultat. Plus complètement disparu encore était le merveilleux équilibre qu'avait su réaliser Cicéron entre l'apport des diverses facultés à la prose artistique : raisonnement, sentiment, imagination, sens musical. Comme tous les composés exquis, celui-là avait été instable et l'école de Quintilien et de Pline se leurrait en ne voyant pas qu'il était évanoui.

Ces pertes devaient être compensées en quelque manière, la littérature eût été sans cela en pleine décadence. L'imagination y pourvut. De tout temps, l'école asianiste lui avait donné ses coudées franches. Avec Sénèque, cette puissance passe nettement au premier plan. L'image n'est plus un ornement, mais un procédé de démonstration et parfois un appel à la sensibilité. MM. Bourgery et Albertini ont fort bien mis en lumière le rôle prépondérant qu'elle joue dans la composition de Sénèque[1]. On pourrait le montrer chez d'autres écrivains; mais cette recherche est étrangère à mon sujet. D'ailleurs, on a établi trop souvent l'influence exercée par Sénèque sur ses contemporains et ses successeurs pour qu'il soit nécessaire d'y revenir[2]. Avec Sénèque, nous assistons à l'avènement d'une littérature d'imagination. C'est à partir de ce moment qu'il peut être question d'un « romantisme » latin, lequel s'accommode fort bien de la large place tenue à cette époque par les poètes dans le monde intellectuel. Sénèque revendique hautement le droit de les imiter[3]. Quintilien leur emprunte la plupart de ses exemples, et nous verrons qu'ils ont exercé sur Pline une influence bien plus étendue et plus caractérisée que les prosateurs.

Une dernière nécessité inclinait les écrivains vers l'asianisme,

1. A. Bourgery, *Sénèque prosateur*, Paris, Belles-Lettres, 1922; E. Albertini, *La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque*, Paris, 1923, en particulier p. 299 et suivantes; cf. O. Gréard, *De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annaeus Seneca*, Paris, 1886, où les caractéristiques essentielles de la manière de Sénèque ne sont cependant pas mises en pleine évidence.

2. Cf. en particulier Bourgery, *op. cit.*, p. 150 sq.

3. *Ep.* 59, 5.

celle d'ouvrir la littérature à la pénétration de la vie moderne. Elle s'y insinue dans tous les domaines. L'histoire contemporaine s'y introduit avec Lucain, Tacite, Suétone, etc., et en même temps la science contemporaine, puisque la Pharsale est un excellent témoin des connaissances scientifiques de l'époque. La hardiesse de cette entreprise nous aurait peut-être échappé si nous ne savions quelles protestations elle a soulevées dans les milieux romains d'alors et en particulier chez le classique Pétrone[1]. Tous les traités de Sénèque laissent apercevoir le reflet de l'ambiance dans laquelle ils ont pris naissance. On y entend le parler et même le jargon de la cour, l'écho des conversations mondaines; on y voit se profiler les silhouettes des grands de l'époque. Il fallait une langue actuelle et vivante pour de telles entreprises. On ne raconte pas l'histoire contemporaine, comme l'ont fait Tacite et Suétone, dans le parler des ancêtres. Tous les écrivains, selon leur degré de talent, l'ont senti plus ou moins confusément, jusqu'au moment où Tacite, profitant comme sait le faire un homme de génie des tentatives de ses devanciers, a créé la langue magnifique des Annales et des Histoires. Mais, pour qu'une telle manifestation d'art fût possible, il avait fallu le travail de destruction et les essais de renouvellement plus ou moins réussis du demi-siècle précédent.

Vus dans le recul du passé, ces événements se sont estompés pour nous. Cependant, aujourd'hui encore, nous percevons très nettement l'opposition des systèmes de Cicéron et de Sénèque et nous ne songerions pas à les mettre sur le même plan comme les contemporains de Pline mettaient sur le même plan, nous l'avons vu, Caelius, César et Asinius Pollio. Mesurons par l'effet de cette comparaison la surprise éprouvée par ceux qui ont été témoins de l'avènement d'une littérature si nouvelle. C'est le terme extrême du développement de l'asianisme qui constitue à cette époque le « nouveau style », le style moderne, et forme, à l'extrême gauche, le pendant et la contre-partie de l' « anticicéronisme » de l'extrême droite. Quintilien a un sens très net de cette répartition des forces littéraires lorsqu'il avertit l'éducateur qu'il doit guider l'enfant entre les deux dangers qui le guettent, d'un côté le style ancien avec ses défauts de dureté et d'aridité, de l'autre le style

1. *Sat.* 119 sq.; il est vrai qu'il n'est pas absolument certain que le morceau soit dirigé contre Lucain.